

XXII^e ANNÉE



1906



MAI



No 5

Revue du Tiers-Ordre et de la Terre-Sainte

Fleurs séraphiques



Comment le Frère Bernard ne voulait penser qu'à Dieu (1).

Vers la fin de sa vie, Frère Bernard se trouvait accablé de diverses infirmités, et néanmoins son esprit se fixait tellement en Dieu, qu'il ne voulait avoir de pensée que de Lui. Aussi, comme les Frères humectaient de temps à autre ses narines d'eau de rose pour le reconforter, il le leur interdit parce que cela le troublait dans ses pieuses méditations ; et cependant ce remède lui faisait d'ailleurs beaucoup de bien. Si par hasard la fièvre ou quelque distraction éloignait de Dieu sa pensée, il se frappait la tête, se demandant d'où cela pouvait lui venir. Pour n'être pas détourné de cette pensée, même par les exigences du corps, il s'en déchargea entre les mains d'un certain Frère qui était médecin : « Mon bien cher Frère, lui dit-il, je ne veux plus m'occuper désormais de mes nécessités corporelles ; je t'en confie le soin, tu y pourvoieras comme bon te semblera ; si tu me donnes à manger ou à boire, j'accepterai ; sinon, je ne m'en inquiéterai pas ».

Or Frère Egide étant venu le visiter, quand il le vit ainsi accablé

(1) Chronique des XXIV Généraux.

par la maladie, il lui dit : « Sursum corda, Frère Bernard, sursum corda ! » Alors Frère Bernard, plein d'allégresse, lui fit donner un endroit propre à la contemplation, afin de lui rendre son séjour plus agréable. Peu de temps après, il obtint du médecin la permission de manger, fit apporter des cerises, et conjura en pleurant tous les Frères de venir en manger avec lui : « Célébrons tous ensemble ma dernière Pâque, je vous en prie ; » leur dit-il. Il montra en cette circonstance un si grand esprit de dévotion que plusieurs s'écrièrent dans l'admiration : « Vraiment, jusqu'à ce jour nous n'avons pas connu cet homme. »

Quand il eut reçu l'Extrême-Onction, il adressa la parole aux Frères qui l'entouraient, accourus en grand nombre de tous les côtés pour le visiter : « O mes bien-aimés Frères, leur dit-il, en versant d'abondantes larmes, considérez que cet état de religion dans lequel j'ai vécu, c'est celui dans lequel vous vivez, et que cette mort qui va me frapper vous frappera un jour vous aussi. Je n'ai jamais été vrai Frère Mineur, sinon dans les tentations, car j'y ai toujours rencontré la protection du Seigneur, toutefois en mon âme et conscience je puis vous affirmer que je ne voudrais pas au prix de mille mondes avoir servi un autre maître que le Christ. Oh ! je vous en prie, aimez-vous bien les uns les autres. » Après ces paroles, il s'étendit de nouveau sur son lit, son visage devint rayonnant de joie et tout resplendissant et c'est ainsi que l'âme bienheureuse de Frère Bernard s'envola vers le Seigneur. Son corps garda sa blancheur et sa souplesse ; ses traits portaient encore une telle empreinte de bonheur spirituel qu'il paraissait sourire comme s'il était en vie. C'est en cet état qu'il fut enseveli solennellement dans la basilique de Saint-François.

Comment Frère Bernard apparut environné de gloire.

A cette même époque, les Frères Léon et Rufin se trouvaient malades au couvent de la Portioncule. Or, Frère Léon qui était le plus souffrant eut cette vision : Une multitude de Frères défilaient en procession devant lui ; l'un d'eux avait dans le regard des rayons plus éclatants que ceux du soleil, à tel point qu'on ne pouvait fixer son visage. Quelqu'un de ces Frères, auquel il avait demandé où ils allaient, lui dit : « Nous venons recevoir l'âme de certain Frère malade, qui doit bientôt mourir à la Portioncule. » Alors

Frère
yeux p
Frère l
ils d'un
ment p
présenc
qui ob
leur pa
rares,
« Peut-
leur ch
avec te
sentim
pleins
me pu
tourna

Les
trême
diait
chainé
frémir
gens
pour
dit-il
tortur
délivr
Le
mont
autou
arriva
« Lou
-orgue
le cra
« Atté
Mais

Frère Léon de nouveau : « Mais quel est donc ce Frère dont les yeux projettent tant de clarté ? » — « Tu ne le connais pas ? C'est Frère Bernard de Quintavalle. » — « Et pourquoi ses yeux brillent-ils d'un tel éclat ? » — « Parce qu'il jugea toujours le plus favorablement possible de tout ce qu'il voyait dans les autres. Ainsi, en présence de vagabonds pauvres et mal vêtus, il se disait : « En voilà qui observent la pauvreté mieux que toi, Frère Bernard ; » comme si leur pauvreté eut été volontaire. Voyait-il des riches habillés d'étoffes rares, précieuses et chamarrées d'or, il pensait avec componction : « Peut-être qu'ils portent des cilices et sous ces dehors martyrisent leur chair en secret, évitant ainsi la vaine gloire mieux que toi, avec tes vêtements grossiers, Frère Bernard. » De la sorte ses sentiments furent toujours avantageux à l'égard du prochain, mais pleins d'humilité envers lui-même. Il avait aussi les yeux d'une extrême pureté ; tout ce qu'il remarquait de bien dans les créatures, il le tournait à la louange du Créateur. » Là dessus, la vision s'évanouit.

Comment par son humilité le Frère Rufin chassa le démon du corps d'un possédé.

Les démons, dans leur orgueil, avaient une crainte formidable de l'extrême humilité du Frère Rufin. Et en effet, un jour que ce Frère mendiait dans Assise, certain démoniaque, que l'on conduisait tout enchaîné et sous bonne escorte, à saint François, se prit à crier et à frémir dès qu'il l'aperçut de loin, brisa ses entraves et s'échappa. Les gens le poursuivirent, et, l'ayant ressaisi, l'adjurèrent de leur dire pour quel motif il s'était enfui de la sorte : « Ce petit pauvre, répondit-il alors, cet humble, obéissant et pieux Frère Rufin me met à la torture et me brûle avec ses vertus. » Et aussitôt notre homme fut délivré du démon.

Le bienheureux François pria un jour dans une grotte, sur le mont Alverne, quand une troupe de démons vint jeter des pierres autour de lui, pour le distraire de son oraison. Or, Frère Rufin, qui arrivait par hasard en cet endroit, cria de loin selon sa coutume : « Louange et bénédiction au Seigneur notre Dieu ! » A sa voix, les orgueilleux démons s'enfuirent aussitôt pleins de terreur. C'est qu'ils le craignaient fort, le Frère Rufin ! Et saint François de leur dire : « Attendez donc, démons superbes, ce Frère vous connaît bien ! » Mais ils s'éloignèrent, tout confus.

Une autre fois, dix démoniaques s'étaient réunis, en dehors de je ne sais quelle ville, dans un carrefour de trois rues. Par l'une s'avancait Frère Rufin ; par une autre, un soldat à cheval. A la vue des possédés, le soldat qui en avait peur prit une voie détournée. Mais eux se mirent aussi à fuir à travers les champs, et, l'appelant par son nom : « Le vois-tu cet homme rustique ? » lui crièrent-ils en indiquant Frère Rufin. — « Oui, répondit l'autre. » — « Eh bien, il est certain que par ses prières les démons sont, dans les supplices de l'enfer, écrasés comme le raisin broyé sous le pressoir. »



Questions et Réponses



QUESTION : *Sur une croix de bois, j'ai collé une belle image de Notre-Seigneur en croix ; on dit que c'est saint Alphonse qui l'a peinte lui-même ; puis-je faire mettre les indulgences du Chemin de la Croix sur cette croix ?*

RÉPONSE : Non, cela n'est pas permis, car d'abord il faut que sur la croix se trouve l'image du Sauveur crucifié, soit attachée de telle façon qu'on l'en puisse séparer, soit du moins reproduit en relief de façon à ressortir suffisamment ; or, votre image ne répond pas à cette condition. (S. C. I., 24 mai 1883.)

Ensuite, comme la bénédiction porte directement sur l'image de Notre-Seigneur et non pas sur la croix, il faut absolument que cette image soit faite en matière solide et non pas en papier ni en carton. (P. Moccheg., *Coll. Ind.* nn. 1238-1242).

QUESTION : *Dans le catalogue des Indulgences, je ne trouve pas marquée l'absolution générale à l'article de la mort : est-ce que les Tertiaires ont perdu cette faveur ?*

RÉPONSE : Loin de perdre, les Tertiaires ont gagné par la nouvelle concession d'indulgences du 7 septembre 1901 ; en effet, le Souverain Pontife leur a facilité de beaucoup le gain de l'indulgence plénière à l'article de la mort : pour la gagner ils n'ont plus même besoin de la présence du prêtre ; il leur suffit d'invoquer, avec contrition

de leurs
vent, ou
Quant à
mainten
tement ;
recevoir
absoluti
confrérie
qu'une s
n 611).
appelle
tile de la

QUES

François

RÉPO

daît autr

De fai

vent le I

ad 2.) C

servir du

conform

En ou

trouve c

des Rite

francisca

Confiteor

partout

Eglise ve

Enfin

tiaires de

et 2388

QUEST

n'étant p

et continua

supporter

RÉPON

d'une Fr

prières p

de leurs péchés, le très saint Nom de Jésus, de bouche s'ils le peuvent, ou au moins de cœur. (Cfr. notre *Revue* janv. 1902, p. 13, VIII.) Quant à l'absolution générale à l'article de la mort, il est d'habitude maintenant de la donner à tout chrétien gravement malade, immédiatement après l'administration du saint Viatique. Le Tertiaire peut la recevoir comme tous les autres et bien qu'on puisse avoir droit à cette absolution à plusieurs titres (par exemple, à cause des différentes confréries auxquelles l'on appartient), toutefois on ne peut en jouir qu'une seule fois. (S. C. I., 5 févr. 1841 et 12 mars 1855; *Coll. Ind.*, n. 611.) Si donc le moribond a déjà reçu cette absolution qu'on appelle aussi la *bénédiction apostolique à l'article de la mort*, il est inutile de la lui donner une autre fois dans le même danger de mort.

QUESTION : *Les Tertiaires peuvent-ils ajouter le nom de N. P. S. François dans le Confiteor ?*

RÉPONSE : A cette question la *Petite Revue du Tiers-Ordre* répondait autrefois *affirmativement* (1884, p. 335; 1887, p. 47.)

De fait, la S. C. des Rites le permet expressément à ceux qui suivent le Bréviaire Romano-Séraphique (*Decr. auth. S. C. R.*, n. 2587 ad 2.) Or, tout Tertiaire, prêtre ou laïque, jouit du privilège de se servir du Bréviaire susdit, et peut, par conséquent réciter le *Confiteor* conformément aux rubriques spéciales de ce Bréviaire.

En outre, les Tertiaires peuvent réciter le *Confiteor* tel qu'il se trouve dans leur Cérémonial particulier, approuvé par la S. Congr. des Rites. Or, ce *Confiteor* est conforme aux rubriques du Bréviaire franciscain, et aucune loi n'oblige les Tertiaires laïques à réciter le *Confiteor* tantôt d'une façon, tantôt d'une autre; ils sont Tertiaires partout et peuvent partout se servir des privilèges que la sainte Eglise veut bien leur concéder.

Enfin il nous semble que le même usage s'observe chez les Tertiaires des autres Ordres religieux. (Cfr. *decr. auth. S. C. R.*, n. 3205 et 2388 ad 6.)

QUESTION : *Un Tertiaire éloigné du lieu où existe sa Fraternité et n'étant pas agrégé à une autre, peut-il rester membre de sa Fraternité et continuer à jouir des avantages qu'elle offre... à la condition de supporter les charges qu'elle impose... ?*

RÉPONSE : Aucun article de la Règle n'impose aux Tertiaires d'une Fraternité l'obligation de la résidence; l'article qui prescrit les prières pour les défunts, en invitant les Tertiaires *étrangers* à assister

aux funérailles, suppose par le fait même que ceux-ci peuvent résider, *temporairement du moins*, loin de leur Fraternité.

Si cette absence devait être *habituelle*, serait-elle incompatible avec la Fraternité ? De fait, un certain nombre d'obligations des membres d'une Fraternité deviennent impossibles par l'éloignement, mais dans une association d'hommes raisonnables il ne faut pas considérer seulement le côté matériel, il faut considérer aussi et par-dessus tout le côté spirituel, l'*élément formel* de l'association qui consiste dans l'union des volontés sous l'impulsion d'une même autorité vers un but commun, et cet élément n'exige nullement l'union et la présence matérielle, bien que celle-ci soit un avantage appréciable quand on peut l'avoir.

En somme, il nous semble qu'il appartient aux Supérieurs du Tiers-Ordre et des Fraternités de décider, sur ce point, ce qu'ils jugent le plus en rapport avec le bien des Fraternités et de prévenir prudemment tout abus à ce sujet.

Quant *au fait* dont il s'agit dans la question, il s'est produit déjà bien souvent sans que d'*ordinaire* les Supérieurs y aient vu des inconvénients graves, surtout pour le cas où dans le lieu de sa résidence actuelle le Tertiaire ne trouvait aucune Fraternité d'établie.

QUESTION : *En récitant mon chapelet et en ajoutant deux dizaines pour la Couronne franciscaine, puis-je gagner en même temps les indulgences du Rosaire et celles de la Couronne ?*

RÉPONSE : Non, vous ne pouvez pas, par une seule récitation, gagner les indulgences du Rosaire et l'indulgence plénière de la Couronne franciscaine ; car le même exercice (prière ou œuvre) qui peut se renouveler dans la même journée ne peut pas servir à gagner deux indulgences différentes, mais il faut recommencer cet exercice pour chaque indulgence distincte, (à moins que Rome ne fasse une exception, ce qui n'est pas le cas ici.) (1)

Or, la récitation des *Ave Maria* est un exercice qu'on peut renouveler. Il s'ensuit donc que, si vous voulez gagner l'indulgence du Rosaire et de la Couronne, vous devrez réciter séparément les prières prescrites pour chacun de ces exercices.

FR. M.-A., O. F. M.

(1) Les exercices qui ne peuvent pas se renouveler le même jour, comme la communion, ou qui n'ont pas l'habitude de se renouveler, comme la confession, peuvent servir à gagner plusieurs indulgences différentes, exigeant chacune ces exercices.



Chanson de Mai



D'OMBREUX sentiers guidant mes courses,
Aux bois j'ai vu le ciel d'été
Dans de clairs bassins reflété :
Ce n'est point au cristal des sources
Qu'est la plus calme pureté.

Dans la langueur des nuits sonores,
J'ai parfois oui l'unisson
Des luths soupirant un tenson :
Ce n'est point au pleur des mandores
Qu'est la plus dolente chanson.

J'ai vu, sur les buissons moroses,
L'églantine étaler ses fleurs,
Parfums légers, tendres couleurs :
Ce n'est point aux lèvres de roses,
Qu'est la plus chaste des pâleurs.

J'ai vu succomber à ses peines
Un cœur bien pur, un cœur bien fort,
Que le soupçon étreint et mord :
Ce n'est point aux tendresses vaines
Qu'est l'amour vainqueur de la mort.

O Vierge en qui tout se marie,
Amour, parfum, rythme, clarté,
De Vous seule épris j'ai chanté :
Ce n'est qu'en ma Reine MARIE
Qu'est la grâce et la vérité.

Fr. V. M., O. F. M.

Élévations sur le Chemin de la Croix

VI^e STATION

VÉRONIQUE ESSUIE LA FACE DE JÉSUS



OUT couvert de poussière et de crachats, tout baigné de sueur et de sang, le visage de Jésus est devenu méconnaissable : *Vidimus eum et non erat aspectus*. L'adorable beauté de ses traits s'est éclipsee sous un nuage d'opprobres et de hontes : *quasi absconditus vultus ejus et despectus*. L'éclat de son regard est obscurci de larmes ; le sourire de ses lèvres s'éteint dans le spasme d'effroyables douleurs.

Le plus beau des enfants des hommes est devenu semblable au lépreux, un objet de mépris, un être abreuvé de tortures et voué à l'anathème : *opprobrium hominum et abjectio plebis*.

Voilà donc jusqu'à quel point nos prévarications et nos ingratitude ont défiguré ce visage où le Père éternel prend d'innombrables complaisances ; cette Face éblouissante des éclairs de la Divinité que Dieu dès l'aurore de la création montrait aux esprits angéliques, dans le lointain des âges, pour la proposer à leurs libres adorations ; cette physionomie d'idéale beauté que fixait la Trinité sainte lorsqu'avec tant d'amour elle dessinait au paradis des délices les contours du corps de notre premier père : *Christus cogitabatur homo futurus*.

L'œil incrédule pourtant ne voit ici qu'un condamné vulgaire arrivé aux dernières limites de l'abjection ; le rationalisme, dans ses blasphèmes à l'eau de rose, nous montre un idéaliste sublime, bercé longtemps de généreuses chimères, sorti enfin du mirage de ses rêves pour tomber dans la plus brutale réalité. Mais le regard illuminé par la foi contemple la divinité dans ce visage souillé et défait.

Et, tout le long des siècles, des milliers d'âmes généreuses viendront soulever ce voile de hontes qui s'étend comme un sombre lin-cueil sur les charmes de Jésus ; elles viendront innombrables les âmes



MARTIN F

VI^e STATION



MARTIN FEUERSTEIN PINX

BENZIGER & CO. EINSIEDELN

LA VÉRONIQUE

ts, tout
age de
Vidimus
auté de
e d'op-
s vultus
est obs-
res s'é-
ouleurs.
ble au
et voué

gratitu-
es com-
ité que
s, dans
; cette
qu'avec
ours du
s.
ulgaire
ans ses
bercé
s rêves
iné par

s vien-
re lin-
s âmes

comp
extér
sus
âmes
oscul
les à
vivar
doul
ut m

De
les r
lanch
modè
le va
empr
détru
Es
ment
en ét
à la f
veau
passe
borne
lateur
des c
natur
sancti
Jésus

Le
l'omb
gnée i
plus
crach
Et da
solate
méloc
sonne
ma de

compatissantes au-devant de leur divin Epoux pour essayer son visage exténué, livide, et l'adorer dans les transports de l'amour : *Ecce sponsus venit, exite obviam ei* ; elles viendront en blanches théories les âmes chastes lui demander l'inexprimable baiser de sa bouche : *osculetur me osculo oris sui* ; elles viendront en phalanges compactes les âmes héroïques et crucifiées s'offrir au Sauveur comme une toile vivante, comme un suaire vierge, afin qu'il y imprime chacune de ses douleurs, afin qu'il les cloue au même gibet d'infâmie : *eamus et nos ut moriamur cum eo*. Soyons de ces âmes-là !

De même qu'autrefois il s'avançait, chancelant, sous les huées, dans les rues tortueuses de Jérusalem, ainsi le Christ passe sous une avalanche d'imprécations et de railleries, au milieu de notre société moderne. L'impiété veille toujours implacable dans sa haine, comme le vautour qui, l'œil en flamme, guette sa proie ; elle saisit avec un empressement infernal les moindres occasions pour essayer de détruire de fond en comble l'œuvre indestructible de Jésus.

Est-ce que nouveaux Pharisiens ne cherchent pas inlassablement à défigurer Jésus en arrachant de son front la couronne royale, en éteignant dans son regard les feux de la divinité, pour le montrer à la foule inconstante comme un simple mortel ? Est-ce que nos nouveaux Sadducéens ne visent pas à défigurer sa doctrine en la faisant passer au crible d'une critique échevelée pour la ramener aux étroites bornes d'un naturalisme glacial ? Est-ce que nos scribes et nos législateurs ne travaillent pas à défigurer l'Eglise son Epouse, en forgeant des chaînes d'esclave pour cette société parfaite, indépendante de sa nature, et supérieure à toute autre société, en entravant son action sanctificatrice qui doit nous mouler à la ressemblance parfaite de Jésus-Christ ?

Le Sauveur est encore au milieu de nous, par sa présence réelle, à l'ombre du Tabernacle. Et là, quelle forme d'injure lui a été épargnée ? n'est-il pas trop souvent soumis aux derniers outrages, aux plus effroyables infâmies ? n'est-il pas foulé aux pieds, couvert de crachats, accablé sous le poids des profanations et des sacrilèges ? Et dans l'horreur de cette passion mystique, Jésus cherche des consolateurs ; il demande des âmes ardentes ! Entendez la pénétrante mélodie de sa voix assombrie de tristesse : « N'y aura-t-il donc personne qui ait pitié de moi et qui veuille compatir et prendre part à ma douleur, dans le pitoyable état où les pécheurs me mettent !... »

Toi du moins fais-moi ce plaisir de suppléer à leur ingratitude ! »
 Quelle âme chrétienne résistera à un appel si poignant ? Quel cœur aimant refusera d'aller au-devant de Jésus dans la voie douloureuse de son Eucharistie ? Il ne serait pas Tertiaire celui qui ne brûlerait de l'ardent désir de réparer dans la mesure de ses forces les innombrables outrages qui accablent Jésus dans le mystère de son amour, d'effacer les horribles sacrilèges qui pèsent si lourdement sur le Cœur eucharistique, de suppléer en un mot par la vivacité de son amour, par l'intensité de ses adorations, à ces ingraturités qui ont rempli d'un fiel si amer le calice de la Passion.

Oui, puisque l'amour de Jésus est méconnu et repoussé par l'obstinée froideur de tant d'âmes, notre amour pour Lui sera un amour de réparation et de compassion. Par une fidélité inviolée nous nous efforcerons de faire oublier les trahisons sans nombre au divin vaincu des ingraturités humaines ; et nous viendrons ainsi essayer amoureux-ement ce visage ensanglanté, baigné de crachats sacrilèges.

Et dans l'effusion de sa reconnaissance, le bon Maître imprimera plus profondément en nos âmes ses traits adorables. La sainteté est-elle autre chose qu'une ressemblance parfaite avec Jésus-Christ ? Oui, ceux que Dieu appelle à la sainteté, il les a prédestinés à être des copies vivantes de l'image de son Fils : *conformes fieri imaginis Filii sui*. Pourquoi le baptême, sinon pour nous infuser la grâce sanctifiante, pour nous élever à une mystérieuse et sublime participation à la nature de Dieu en formant dans nos cœurs l'image de Jésus ? Pourquoi l'Eucharistie, sinon pour activer le développement de cette vie divine qui bouillonne en nous, pour rendre complète notre ressemblance avec Jésus l'idéal de toute perfection ? Pourquoi la Pénitence, sinon pour essayer les taches qui défigurent en nous l'image divine ? Oh ! qu'elle est horrible, l'âme rongée par la lèpre du péché ! Mais que le soleil de l'amour parfait se lève sur les ténèbres de cette âme si hideuse, quel changement immédiat ! quelle transfiguration féérique ! quelle éblouissante beauté ! L'image de Jésus brille de nouveau en elle de son puissant éclat ; et tressaillant au contact de la vie divine, l'âme purifiée s'écrie dans son ivresse : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi : *Vivit vero in me Christus*, désormais mon unique vie sera le Christ : *mihî vivere Christus est*. »

C'est pour nous un impérieux devoir de travailler avec une persé-

véran
 Jésus
 de Jé
 faite :
 O
 ge de
 mon
 fidèle
 devar
 hélas
 visag
 âmes
 reche
 franco
 nous
 nous
 entre
 et la
 feu d
 Je
 qui c
 c'est
 l'horr
 pour
 quate
 à vos
 ouver
 rons
 Anath
 Ma
 nom,
 adora
 avec
 dema
 au no
 pas v
 plus r
 mon

véritable énergie sous le souffle de la grâce à cette identification avec Jésus, de faire de notre vie un reflet de la vie essentiellement parfaite de Jésus, de grandir dans le Christ jusqu'à la taille de la virilité parfaite : *donec occurramus in virum perfectum*.

O Face adorable de mon Jésus, ô beauté ineffable dont ce nuage de hontes ne parvient pas à intercepter les rayons, imprimez en mon âme votre divine ressemblance ! Faites de mon cœur un miroir fidèle de vos perfections théandriques ! Voici mon âme tendue devant vous, ô sublime Artiste, comme une toile vivante. Mais, hélas ! combien votre image est encore imparfaite en moi ! Votre visage, ô Jésus, porte le reflet de votre charité sans limite, et nos âmes étouffent dans leur égoïsme étroit ! Toute votre vie, vous avez recherché avec une sorte de prédilection les abaissements et les souffrances ! Et nous, l'orgueil nous écrase sous sa tyrannique étreinte ; nous soupirons sans cesse après les jouissances et le bien-être, et nous osons nous dire vos disciples et vos imitateurs ! Quel contraste entre votre vie et la nôtre ! O Jésus, détruisez en mon âme l'orgueil et la sensualité ! Imprimez en moi votre image divine, gravez-la au feu de la mortification dans toutes les fibres de mon être !

Je le sais, ô bon Jésus, ce sont mes lâchetés et mes ingratitude qui couvrent d'opprobres votre face adorable ! Mais je sais aussi que c'est par amour pour moi que vous vous êtes livré si généreusement à l'horreur de la mort : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me*. C'est pour expier nos crimes, c'est pour offrir à Dieu une réparation adéquate, que je vous vois si défiguré : *cujus livore sanati sumus*. Grâce à vos tortures, nous sommes arrachés à la damnation, le ciel s'est ouvert sur nos têtes et dans une éternité de gloire nous contemplons sans cesse l'éblouissante beauté de votre Face ! Merci, ô Jésus ! Anathème à qui ne vous aime pas !

Mais hélas qu'ils sont nombreux, ceux qui blasphèment votre nom, méprisant vos ordres et cherchent à souiller encore votre Face adorable ! Et moi, qui pourtant désire vous aimer, oh ! vous savez avec quelle intensité, que de fois je me refuse aux sacrifices que vous demandez, que de fois je recule devant votre croix ! Pardon, ô Jésus ! au nom de vos souffrances et de votre amour, pardon ! Ne détournez pas vos regards de ma misère : *non avertas faciem tuam a me* ; mais plus ma faiblesse est grande, plus j'ai droit à votre secours ! Enivrez mon cœur de votre amour ! dévoilez vos traits à mon âme et je

m'élancerai à votre suite vers les hauteurs de la perfection : *ostende faciem tuam et salvi erimus.*

Je veux vous aimer pour ceux qui vous haïssent ; je veux vous bénir pour ceux qui vous blasphèment ! je veux m'immoler avec vous, me crucifier avec vous, pour obtenir le pardon de ces obstinés qui ne savent ce qu'ils font. Oui, pardonnez-leur, ô Dieu des miséricordes ! ne regardez pas les iniquités du monde, mais regardez votre Fils unique tout couvert de blessures horribles, ruisselant de sang par amour pour nous ! *Respice in faciem Christi tui !* Regardez son front saignant sous l'affreuse auréole ! Regardez son Visage envahi par les ombres de la mort, livide sous les tortures de l'agonie. Regardez son Cœur transpercé, laissant échapper les dernières gouttes de son sang divin ! Soyez ému, ô mon Dieu, à la vue d'une telle expiation et ayez pitié des pauvres pécheurs ! *Respice in faciem Christi tui !*

O Face adorable de Jésus, illuminez des rayons de votre beauté tant d'âmes enténébrées qui végètent loin de vous dans l'ignorance et dans la mort ! Faites de nous vos copies vivantes afin que identifiés à vous, vos désirs soient les nôtres et que nos cœurs battent toujours à l'unisson du vôtre !

Et vous, chers Tertiaires, remplissez avec ardeur la mission réparatrice qui vous est dévolue. La stricte justice réclame de nous d'abondantes réparations pour nos fautes personnelles ; la charité exige impérieusement de nous des œuvres réparatrices pour les prévarications du monde. Il faut opposer l'amour qui bénit Dieu à la haine qui le blasphème ! Par vos bonnes œuvres, vos prières, vos pénitences, vos communions ardentes et quotidiennes, il faut fléchir la colère de Dieu, réparer les outrages jetés chaque jour à la face divine, effacer les sacrilèges qui comme autant de crachats tendent à souiller le visage de notre adorable Sauveur. — Las de la longue dépravation de Sodome, fatigué des débordements sans nom de Gomorrhe, Jehovah résolu de détruire ces villes infâmes dans un déluge de feu. Dix justes pourtant eussent sauvé ces populeuses cités de leur fin tragique. — Pourquoi répandons-nous partout le Tiers-Ordre, sinon pour fournir à chaque ville, à chaque bourgade les dix âmes pures et aimantes, qui s'opposeront comme une digue puissante à l'envahissement du mal ; qui éteindront par l'intensité de leur amour les foudres irritées dans la main de Dieu ; qui attireront sur le monde les

grâces
missio
immol
côté
C'est
nous s
enivra




bonté ;
triste s
des ten

La v
tous le
présent
vœux p
messe
person
autres
Pérosi
express
Te Jose
d'homn
France.

La !
avec ut
l'église

grâces et les bénédictions du ciel. — Pour remplir cette sublime mission, enfants d'un père crucifié, il faut que vous soyez des âmes immolées, détachées de l'esprit du monde, respirant uniquement du côté du ciel. Le Calvaire, voilà le Thabor de l'âme séraphique ! C'est là, dans la mortification et l'amour, que l'image de Jésus en nous se perfectionnera pour s'achever un jour dans les splendeurs enivrantes du ciel.

FR. IGNACE-MARIE, O. F. M.



Nouvelles de Rome

LE 19 mars. — La fête patronale du Souverain Pontife a revêtu plus que jamais, cette année, un caractère populaire. Les catholiques ont voulu témoigner au Saint Père l'affection profondément filiale qu'inspire sa touchante bonté ; ils ont tenu à le dédommager, par leurs démonstrations, des tristesses et des angoisses qu'apporte le gouvernement de l'Eglise en des temps aussi troublés.

La veille au soir, le Pape avait reçu, dans sa bibliothèque privée, tous les cardinaux présents à Rome. Le cardinal Oreglia, doyen, présenta les vœux du Sacré-Collège, puis, chaque cardinal offrit ses vœux personnels au Pape. Le lendemain, le Saint-Père célébra la messe dans la chapelle sixtine, devant une assistance d'environ 800 personnes, — parmi lesquelles on remarquait les frères, les sœurs, et autres parents du pape, venus à Rome pour la circonstance. Dom Pérosi dirigeait la chapelle qui a exécuté des morceaux composés expressément par lui pour la circonstance : *Æterna celi gloria* et *Te Joseph*. Enfin, le pape a reçu un grand nombre de dépêches, d'hommages et de cadeaux provenant principalement d'Italie et de France.

La Saint-Patrice à Rome. — La Saint-Patrice a été fêtée avec une grande ferveur dans la Ville Eternelle. A Saint-Isidore, l'église historique des Franciscains irlandais, le cardinal Logue,

archevêque d'Armagh, a pontifié, et le Père Hugh, O. F. M., a prêché le panégyrique de l'Apôtre national. Le soir, le cardinal primat donna la bénédiction du Très Saint-Sacrement ; puis, il y eut réception au couvent. Beaucoup de fidèles étaient ornés du Shamrock traditionnel.

L'œuvre de la Préservation de la Foi. — Sa Sainteté Pie X, témoignant sa bienveillance envers l'œuvre qu'avait si hautement encouragée son prédécesseur, Léon XIII, vient de l'enrichir de nouvelles et nombreuses indulgences. Fondée à Rome, où elle a son siège central, cette Œuvre travaille par tous les moyens possibles à arracher au protestantisme les âmes faibles que l'ignorance ou la misère rend facilement victimes de l'hérésie. L'Institut des Franciscaines Missionnaires de Marie y contribue pour une large part ; son *Laboratorio Fides*, où se réunissent un grand nombre de jeunes filles, appartient à la Préservation de la Foi. Les nouvelles faveurs accordées à cette Œuvre donnent un nouveau zèle à ses membres, et faciliteront, on a tout lieu de l'espérer, son extension.

Le V. Pierre Bardèse. — Depuis plus de trente années déjà, la Curie de Saint-Jacques au Chili avait demandé à la Sacrée Congrégation des Rites, l'ouverture du volume dans la cause de béatification et de Canonisation du vénérable Pierre Bardèse, laïque profès de l'Ordre des Frères Mineurs. Certaines pièces du procès inchoatif étant incomplètes, la Sacrée Congrégation ne crut devoir acquiescer aux vœux de l'Ordinaire et lui suggéra de faire de plus amples recherches afin de suppléer à l'insuffisance des documents. Ces nouveaux travaux furent couronnés de succès, et à la demande réitérée de la Curie de Saint-Jacques, la Sacrée Congrégation a enfin concédé l'examen des pièces pour la cause du vénérable religieux du Chili.

Nouvelle statue à Saint-Pierre. — A la fin de mars, on a amené à Saint-Pierre la statue colossale de saint Bonfiglio Monaldi le premier des sept Fondateurs de l'Ordre des Servites. Cette statue est placée à Saint-Pierre avec celles des saints fondateurs d'Ordre religieux qui ont tous, comme on le sait leur statue dans la basilique.

La Communion quotidienne. — Un événement d'une importance considérable pour la vie intérieure de l'Eglise et tel que depuis de longues années il n'y en a pas eu de plus important, c'est le décret de la S. Congrégation du Concile sur la communion quo-

tidienn
sur les
quente
vive
ment
nisme
giens,
Par
notre
nion fr
conditi
soient
désir d
remède
même
fréquer
voudra
que ce
D'ap
(14 fé
droite
(alors
traient
sans é
comme

tidienne. Les théologiens étaient loin d'être tous du même avis sur les dispositions requises pour être admis à la communion fréquente et quotidienne. Dernièrement encore une polémique assez vive s'était élevée entre écrivains de différents Ordres. Finalement le Pape a parlé et ce décret est le dernier coup porté au Jansénisme qui s'était plus ou moins insinué dans les opinions des théologiens, au moins de certains, jusqu'à présent.

Par un décret de la S. Congrégation du Concile (20 décembre 1905), notre saint Père le Pape Pie X permet et recommande la Communion fréquente et quotidienne à tous les fidèles, de quelque classe ou condition qu'ils soient, pourvu qu'ils soient en état de grâce, et qu'ils soient conduits par l'intention droite et pieuse de se conformer au désir du divin Maître, de s'unir plus étroitement à lui et d'opposer le remède de la Communion à leurs infirmités et à leurs défauts. Le même décret défend aux confesseurs d'éloigner de la Communion fréquente et même quotidienne quiconque sera en état de grâce et voudra communier. Il n'y a donc plus d'autres conditions requises que celle-là avec une intention droite.

D'après un autre décret de la S. Congrégation des Indulgences (14 février 1906), les fidèles qui, en état de grâce et avec l'intention droite et pieuse susdite, communient habituellement tous les huit jours (alors même qu'une fois ou l'autre, pendant la semaine, ils omettraient la Communion), peuvent gagner les indulgences plénières, sans être obligés de se confesser pour cela tous les huit jours, comme autrefois.

ROMANUS





Chronique franciscaine



A TRAVERS LE MONDE TERRE-SAINTE

L'HIVER a été particulièrement dur cette année, en Terre-Sainte. La glace y a atteint plus de trois centimètres d'épaisseur, ce qui est rare. Seulement cet inconvénient a eu son grand avantage : la pluie ; la pluie si nécessaire dans les pays de l'Orient est tombée en abondance. A la fin de janvier le puits de Job ou de Néhémie près de Siloé a presque débordé. Comme les indigènes voient dans le débordement du puits le signe certain d'une année abondante et fertile ils ne manquent pas de le célébrer par des fêtes populaires.

Pèlerins illustres

DURANT l'hiver, les Lieux Saints ont reçu la pieuse visite de Don Carlos de Bourbon et de son épouse Marie-Berthe de Rohan. Les illustres pèlerins furent les hôtes des Franciscains qui n'ont pas oublié les largesses de leur royale famille aux sanctuaires de Terre-Sainte. Les Pères ont accompagné leurs hôtes aux différents sanctuaires, particulièrement à Saint-Jean dans la Montagne où le couvent se compose surtout de religieux espagnols. Les pèlerins princiers sont repartis pour l'Italie accompagnés des bénédictions des chrétiens de la Terre Sainte qu'ils ont édifiés par leur piété.

CANADA Trois-Rivières

LE 18 mars c'était grande fête chez nos Tertiaires. Les Frères et les Sœurs réunis à la cathédrale, à l'occasion de la fête de saint Joseph, recevaient Sa Grandeur Mgr Cloutier, qui avait bien voulu accepter de nous donner le sermon et de présider une cérémonie de vêtue et de profession. Monseigneur, après nous avoir exprimé le plaisir qu'il éprouvait à se retrouver parmi les Tertiaires qu'il avait si longtemps dirigés, nous proposa saint Joseph comme modèle et attira notre attention sur sa vie de recueillement, qui doit être aussi celle de tout bon Tertiaire. Il nous redit aussi la patience et la force d'âme de notre Saint dans les épreuves qui ne lui ont pas été ménagées au cours de sa vie mortelle, et en prit occasion de nous faire remarquer que, quand Dieu veut sanctifier une âme, il la charge de sa croix et la crucifie, et que ce serait méconnaître ses desseins de miséricorde sur nous que de considérer la souffrance comme un châtement qu'il faut repousser ; tandis que, par elle, Dieu ne veut que nous purifier et nous sanctifier.

Après
du cou
l'habit
profess
les orn
Te De
Grande
Tertiai
leur ré
que de
son am

L'E F
no
et d'on
canonic
ont fait

A P
R
ont pri
paroiss
nouvell
le comt

L'E 2
M:
grand'r
rare, m
profess
vaient l
R. P.
Frères
la prof
A Q
les ma
deux c
que la

Après l'instruction, Sa Grandeur, assistée du R. P. Maximin, Gardien du couvent des Trois-Rivières et Directeur des deux Fraternités, imposa l'habit à sept Frères et à soixante-et-une Sœurs et reçut solennellement la profession de deux Frères et de dix Sœurs. Monseigneur qui avait revêtu les ornements pontificaux pour présider à la profession, entonna alors le *Te Deum* que tous chantèrent dans une commune allégresse. Puis Sa Grandeur donna la bénédiction du Très Saint Sacrement à près de mille Tertiaires prosternés dans l'adoration de Jésus-Hostie, à qui ils offrirent leur résolution d'être de véritables enfants de saint François par la pratique des vertus chrétiennes et l'imitation de leur Séraphique Père, dans son amour pour Jésus Crucifié.

O Crux Ave, spes unica.

SR SUPÉRIEURE.

Saint-Jacques le Mineur

LE R. P. Charles, O. F. M., du couvent de Montréal, a passé parmi nous et y a fait beaucoup de bien. Il nous a, avec beaucoup de sens et d'onction, prêché la Tempérance du 18 au 25 mars, puis a fait la Visite canonique de la Fraternité dont il a témoigné être satisfait. Dix novices ont fait profession et cinq postulants ont reçu le saint habit.

UN TERTIAIRE.

Saint-Liboire

A l'occasion d'une mission prêchée dans cette paroisse par les RR. PP. Berchmans et Ladislas, du 11 au 19 mars, 63 paroissiens ont pris l'habit du Tiers-Ordre. Ils comptent parmi les meilleurs de la paroisse et tout fait espérer qu'ils persévéreront. L'année prochaine une nouvelle Fraternité pourra donc s'ajouter à celles qui existent déjà dans le comté de Bagot.

Dans nos couvents

LE 25 mars, en la fête de l'Annonciation de la Bienheureuse Vierge Marie, les fidèles réunis à l'église franciscaine de Montréal pour la grand-messe purent jouir d'une cérémonie qui, heureusement, n'est pas rare, mais n'en est pas moins impressionnante. Deux Frères faisaient leur profession entre les mains du T. R. Père Provincial, et trois autres recevaient le saint habit du 1^{er} Ordre. Le prédicateur de la circonstance le R. P. Berchmans, s'inspira heureusement de la fête pour exposer aux Frères et aux fidèles les belles et bonnes choses qui sont renfermées dans la profession religieuse.

A Québec, le même jour, un Frère prononçait ses vœux solennels, entre les mains du R. P. Firmin. Nous remarquons avec plaisir que dans ces deux cérémonies les élus de Dieu étaient tous des Frères convers : preuve que la vie franciscaine, aujourd'hui comme toujours, attire les simples et

les humbles et leur présente les charmes d'un vrai Paradis. Que Dieu en soit loué !

Bénédictio de l'église franciscaine à Québec

Impressions d'un témoin

LE mercredi-saint, 11 avril, Sa Grandeur Mgr Bégin, pour donner un nouveau témoignage de sa paternelle affection à nos Pères de Québec, vint ouvrir au Roi des Rois les portes de leur chapelle.

Toute blanche, comme une fiancée sous ses voiles, et frissonnante dans la lumière froide du dégel, il semble que la jeune église a conscience de s'offrir au mystique veuvage des jours saints. Ses murs nus, son autel sans ornements, parlent déjà du dépouillement qui suivra la messe du lendemain. Ses fiançailles sont marquées de deuil : l'ombre du Calvaire se projette sur elles ; le signe du Dieu vivant, les cinq plaies miséricordieuses vont être son partage ; elle s'attache à son Epoux sur la Croix : et dès ce premier instant, elle est digne du Crucifié de l'Alverne, sous l'invocation duquel elle est bénite.

Vers six heures, la procession formée à la sacristie se rend à la grande porte de l'église, et la cérémonie commence par la bénédiction donnée à l'extérieur des murailles. Au chant des litanies, le Pontife regagne le sanctuaire, et déjà une pieuse assistance prend place dans les bancs ; mais un autre cortège entre dans la nef : les anges et les saints, évoqués par l'appel liturgique de leurs hiérarchies, entourent l'autel au pied duquel se continuent les prières. Puis de nouveau la procession s'ébranle, fait le tour de la maison de Dieu ; elle répète les hymnes que l'Esprit divin dicta au Psalmiste pour sanctifier la dédicace du Temple figuratif. Splendeur du culte catholique ! La terre et les astres roulent sur leurs orbites séculaires. Le monde poursuit ses chimères de grandeurs et de convoitises. Bien peu, parmi les hommes, connaissent l'événement qui s'accomplit dans ce modeste édifice. Et cependant la cour céleste y est descendue ; les chœurs des anges et des saints s'y sont rencontrés ; les deux Testaments s'y accordent dans une même prière, un même symbolisme, une même adoration.

L'autel lui-même est enfin béni, ainsi que sa mystérieuse parure, les nappes de lin qui sont les membres du Christ. Le vénérable archevêque célèbre la première messe, la messe des fiançailles ; à cette messe, il lira la Passion de Notre-Seigneur selon saint Luc : car saint Luc, entre les Evangélistes, figure le sacerdoce.

Le recueillement est grand dans l'assistance. A tous et à chacun, ce nouveau temple rappelle bien des sacrifices, des labeurs, des larmes, des saintes aumônes : deniers des veuves, fatigue des humbles et des pauvres. Dieu seul en sait le compte ; mais Dieu n'oublie rien. Sa grâce descend dans les âmes dont ce temple est à la fois type et réalité ; Jésus descend

sur l'autel
les religieuses
la Table
dans la nef
aujourd'hui

Le Samedi
venirs,
autant qu'il
coin de
des lieux

Re

FONDI
dés
temps
lin Stori
de la po

San
par les
sud de
moins d
vernenu
ecclesia
la Missi

Plus
ciscains
par la n
et Los
10 mars

W

LE di
de
P. Rayn
jeunes
Les deu
1° Pour
Assistar
Gobeille
Discret

sur l'autel qui lui-même est sa figure ; Jésus descend dans les cœurs : les religieux et le plus grand nombre des fidèles présents s'agenouillent à la Table sainte. Puis la divine Hostie, l'Époux sacré de l'Église, s'enferme dans la prison d'amour que les siens lui ont édifîée, et qu'une main pieuse, aujourd'hui prisonnière de son Dieu, a revêtue de merveilleuse broderie.

Le Sacrifice cesse. Mais l'action de grâces, les doux et consolants souvenirs, les fruits de sanctification, faites, ô Seigneur Jésus, qu'ils durent autant que les pierres de cette église : afin que le monastère et l'humble coin de terre que protège son ombre, soient toujours à votre Sacré-Cœur, des lieux de prédilection, d'amour et de joie.

FR. V.-M., O. F. M.

ÉTATS-UNIS

Restauration de San Juan Capistrano (Californie).

FONDÉE il y a 130 ans, cette Mission avait vu son église ruinée par le désastreux tremblement de terre du 8 décembre 1812. Depuis longtemps on en demandait le relèvement. Il a été donné au T. R. P. Hugolin Storff, Provincial de la Province Saint-Louis, de réaliser enfin ce vœu de la population, lors de sa dernière visite en Californie.

San Juan avait été la 7^e Mission indienne commencée, en Californie, par les Frères Mineurs le 30 octobre 1775 ; elle se trouve à 60 milles au sud de Los Angeles. En 1833 elle comptait encore 900 habitants ; moins de 7 ans plus tard elle n'en comptait plus que 80 ; en 1845, le gouvernement vendit les terrains de la Mission ; mais en 1865 les autorités ecclésiastiques firent valoir leurs droits et se firent rendre la chapelle de la Mission avec ses dépendances.

Plus d'une fois les habitants avaient manifesté le désir de voir les Franciscains reprendre dans cette Mission leur ministère interrompu en 1848 par la mort du dernier Missionnaire. Mgr Conaty, évêque de Monterey et Los Angeles vient de faire droit à ce légitime désir. (*The Monitor*, 10 mars 1906.)

Woonsocket, R.-I., Paroisse du Précieux-Sang

LE dimanche, 1^{er} avril, à 9 h. 30 du soir, eut lieu la réunion générale des Tertiaires. Le sermon sur saint François fut donné par le R. P. Raymond, eut lieu ensuite la cérémonie de vêtures : 22 hommes ou jeunes gens ont pris le saint habit ainsi que 84 femmes ou jeunes filles. Les deux discretoires ont été nommés pour 3 ans et sont ainsi formés : 1^o *Pour la Fraternité de Saint-François* : Supérieur : François Lepine ; Assistant-supérieur : Joseph Massicotte ; Maître des Novices : Augustin Gobeille ; Secrétaire : Adolphe Simard ; Trésorier : André Lamoureux ; Discrets : Joseph Lucier, Pierre Péloquin et Narcisse Hudon. 2^o *Pour*

la *Fraternité de Sainte-Elisabeth* : Supérieure : Mde Emery Coderre ; Assistante-supérieure : Mlle Céline Dansereau ; Maîtresse des Novices : Mlle Lucie Langlois ; Secrétaire : Mde Adolphe Simard ; Trésorière : Mde André Lamoureux ; Discrètes : MMdes Joseph Massicotte, Narcisse Hudon, Simon Moreau, Moïse Laforest ; MMlles Marie Boisvert, Marie-Louise Cartier, Zéphirine Lambert, Georgiana Hébert. Le Directeur spirituel des deux Fraternités est le Rév. Monsieur Charles Dauray, curé.

Hôpital Saint-François à New-York

Le 1er mars, Mgr l'Archevêque de New-York a béni un nouvel hôpital dans la grande cité américaine. Cet hôpital est confié à des Sœurs Franciscaines. Plus de 7000 personnes sont allées visiter la maison dans la journée. L'hôpital pourra recevoir jusqu'à 400 malades et sera desservi par 50 religieuses. (*Catholic News*, 10 mars 1906.)



Les Missions franciscaines



LETTRE DE CHINE



.....
 CELA m'amène à vous dire que les environs de Soui-fou sont loin d'être pacifiés en ce moment. Les Boxers qui y sont nombreux ne se calment guère et pillent chaque fois que l'occasion leur semble bonne.

Au mois de mars dernier, nous avons failli faire avec eux une connaissance plus intime. Voici comment : il ne s'agissait pas cette fois d'une persécution contre les chrétiens ; les Boxers en voulaient à tout le monde, païens et chrétiens, Chinois et étrangers : ces derniers pourtant sont toujours leur mets favori.

Nos brigands avaient commencé leur pillage à huit jours d'ici, bien résolus d'arriver jusqu'à Soui-fou et de saccager la ville.

Mais notre mandarin, qui ne manque point de décision et d'énergie, (chose rare chez un Chinois) laissa tranquillement avancer les Boxers jusqu'au limites de sa préfecture. Là, il les attendit avec des soldats bien armés. Les assaillants, accueillis par une fusillade nour-

rie, se l
 temps.

Mais
 sentero

Cette
 tinuel e
 nous ra
 la mess
 récits c
 brigand
 chœur,
 toutes j
 explicat

Le pi
 les mai
 ment q
 fit rever

Les z
 courure
 il s'agis
 que cha
 paisible

Le Pi
 Dans
 relative.

Une
 ses cano
 agités u

A Sou
 reste, n
 assure l
 nent gr
 charge.

Une
 très flor
 tient be
 acquises
 gymnast

rie, se hâtèrent de prendre la fuite et nous fûmes ainsi sauvés pour un temps.

Mais le bruit court que les Boxers n'ont pas désarmé et se représenteront bientôt.

Cette crainte des Boxers tient les populations sur un qui-vive continu et donne parfois lieu à des histoires plaisantes. Voici ce que nous racontait dernièrement un Missionnaire : Tandis qu'il célébrait la messe, les fidèles, dont l'imagination était surexcitée par quelques récits de pillage, crurent entendre des bruits insolites, des cris de brigands, des coups de fusil. Aussitôt ils se précipitèrent dans le chœur, saisirent le Missionnaire en habits sacerdotaux et courant à toutes jambes à travers champs, l'entraînèrent sans lui donner aucune explication.

Le pauvre Père enlevé ainsi à l'improviste se crut un instant entre les mains des Boxers et se prépara au sacrifice suprême. Heureusement qu'un rapide coup d'œil jeté sur ses prétendus assaillants le fit revenir de son erreur et dissipa sa crainte.

Les zélés néophytes le déposèrent enfin dans une cachette sûre et coururent aux informations. De Boxers, il n'y en avait pas l'ombre ; il s'agissait seulement de quelques coups de fusil tirés par un pacifique chasseur, fort loin de se douter qu'il causait tant d'émoi dans ce paisible village.

Le Père a bien ri de l'aventure.

Dans le Su-Tchuen, pour le moment, nous jouissons d'une paix relative.

Une canonnière française est montée à Tcheng-ton et l'idée que ses canons pourraient faire sauter la ville entière, inspire aux esprits agités une crainte salutaire.

A Soui-fou, bientôt nous serons pourvus de la même défense ; du reste, notre ville commence à s'eupéaniser. Le grand mandarin assure le service de la sécurité publique, et des policemen se promènent gravement dans les rues avec le fameux bâton insigne de leur charge.

Une nouvelle école, moitié européenne, moitié japonaise, est aussi très florissante. L'inspecteur et professeur, Kouang, un de nos amis, tient beaucoup à exhiber les connaissances qu'il possède et qu'il a acquises au Japon, comme géographie, histoire naturelle, zoologie et gymnastique. Cette dernière science, rare chez les Chinois, fait con-

sidérer Kouang comme la plus grande intelligence de l'empire et son école, établie il y a un an peine, compte déjà cent cinquante élèves, autant de futurs phénix, au dire des Chinois.

Ces collégiens portent un costume de coton blanc avec ceinture de cycliste et font l'admiration de toute la ville, car le prestige du professeur rejaillit quelque peu sur les écoliers. La plupart sont protestants, mais plusieurs d'entre eux inclinent vers le christianisme. Dieu fasse qu'en étudiant toutes les sciences, ils arrivent à la seule vraie, celle de la vérité.

Parmi les dernières conversions, je vous citerai, Mère, celle d'un sculpteur chinois, très habile dans son art, qui abandonne maintenant la sculpture des poussahs et se perfectionne dans celle des statues religieuses. Nous avons comme spécimen de son talent une magnifique statue du Sacré-Cœur qu'un artiste européen ne refuserait pas de signer. Je voulais placer cette statue au parloir, mais le P. Procureur m'a dit de n'en rien faire à cause de la superstition chinoise qui nous accuse d'arracher le cœur des enfants. Il craint que ce ne soit imprudent d'afficher ainsi un emblème que les Chinois trouveraient significatif.

Vous riez peut-être de la chose, mais voici un fait rapporté par le P. Procureur lui-même et qui prouve combien la superstition païenne se nourrit de mensonge et de stupidité.

Depuis quelque temps, des articles européens pénètrent dans le Su-Tchuen ; on y reçoit des boîtes de conserve, viande, fruits, poissons, etc.

Un vieux Chinois se paya le luxe de ces nouveautés et ouvrit un jour une boîte de sardines Amieux, une épaisse sauce tomate les recouvrait.

Devant ce produit, jusqu'alors inconnu pour lui, notre Chinois se prend à réfléchir, puis entre dans une indignation violente. Appelant toute sa famille et les gens de sa maison, il leur montre d'un geste courroucé cette boîte de chair humaine, remplie d'un sang encore vermeil que des chrétiens odieux avaient ainsi mis en conserve pour s'en nourrir dans leurs festins.

La famille entière, convaincue de la véracité du fait, se répandit alors en imprécations de toutes sortes contre une pareille atrocité et ne se fit pas faute d'en porter la nouvelle en ville.

Heureusement qu'un chrétien plus expert et plus avisé se rendit

chez l
dines :
rouge,
dit à s

Gra
à ne p
ses aïe
Cett
saurait
vaincro
menso

Lui
est bes



d'une l
était si
forces
vage al
dans o
fut rie
humain

chez le vieux Chinois. Il connaissait, pour en avoir mangé, les sardines sauce-tomates et, sortant les innocents poissons de leur sauce-rouge, il démontra au vieux drôle la grossièreté de son erreur, et répandit à son tour, dans la société chinoise, l'histoire de cette méprise.

Grande fut la confusion du Chinois païen qui consentit désormais à ne plus reconnaître dans cette chair semée d'arêtes la dépouille de ses aïeux.

Cette histoire nous a diverties et en même temps attristées. On ne saurait croire combien le préjugé et la superstition sont difficiles à vaincre chez un peuple dont la croyance est tout entière faite de mensonge.

Lui montrer la vérité n'est pas chose facile ; la lui faire accepter, est besogne plus ingrate encore.

.....
MARIE DE LA SAINTE-CÈNE, F. M. M.

LES ANCIENS RÉCOLLETS

LE R. P. EMMANUEL CREPSEL

En route — Abandonnés



PRÈS qu'ils eurent pris toutes les mesures possibles dans l'occasion pour que le Sauvage ne leur échappât point, ils se mirent en route. M. Léger et le P. Crespel tiraient le traîneau. La pensée qu'ils touchaient enfin au terme de leurs maux, aiguillonnait leur courage. Ils firent ainsi « plus d'une lieue dans la neige, dans l'eau ou dans les glaces. » Le chemin était si pénible et leur fatigue si extrême qu'ils furent réduits à bout de forces et durent renoncer à tirer plus longtemps le traîneau. Le sauvage allait-il profiter de leur épuisement pour les abandonner encore dans cette affreuse solitude ? Rien n'était plus vraisemblable ; il n'en fut rien cependant ; l'homme des bois redoutait encore ces êtres humains qui ne ressemblaient plus qu'à des squelettes mais qui pou-

vaient toujours se servir de leurs armes. Il chargea le canot sur ses épaules et se dirigea vers la mer ; tous le suivirent.

Arrivés enfin sur la grève, le Sauvage mit à l'eau son embarcation, y fit entrer sa femme et son enfant et fit remarquer qu'il n'y avait plus qu'une place ; le canot en effet ne pouvait porter plus de quatre personnes. Cependant il est aisé de comprendre que chacun des trois naufragés eut souhaité profiter d'une si belle occasion. Notre Récollet, le cœur toujours rempli de cette charité sublime dont il avait si souvent donné des preuves, dit à ses deux compagnons qu'il resterait, lui, et les pria de convenir lequel d'entre eux deux partirait. Rares sont ceux qui dans une rencontre semblable se sentent assez courageux pour imiter le P. Crespel. MM. Furst et Léger ne pouvaient se décider à rester, ils craignaient de perdre une si belle chance de salut et ils n'avaient plus le courage d'envisager les maux que pouvait leur réserver encore un plus long séjour dans l'île.

Le Sauvage qui les considérait, comprit à leurs manières la cause de leur différend, il y mit fin lui-même en déclarant au P. Crespel qu'il n'en voulait pas d'autre que lui dans son canot, et sans lui donner le temps de faire ses remarques sur une semblable décision, il le jeta dans son embarcation, saisit l'aviron et gagna le large. Qu'on s'imagine la stupeur et l'effroi qui envahirent MM. Furst et Léger en voyant fuir le canot ! Qu'allait-il arriver d'eux ? Qu'allaient-ils devenir ? Le P. Crespel reviendra-t-il, pourra-t-il revenir bien vite les chercher ? Ils ne l'avaient pas entendu leur faire cette consolante promesse. Alors ils se mirent à sangloter et à crier ; leurs plaintes et leurs cris de désespoir arrivèrent jusqu'au P. Crespel dont le cœur compatissant fut ému profondément. « Je n'y pus résister, écrit-il, et je priai le Sauvage de rapprocher terre, afin que je pûsse dire un mot de consolation à mes camarades. Lorsque je fus à portée d'en pouvoir être entendu, je me justifiai auprès d'eux, en leur rapportant le discours du Sauvage, je leur conseillai de suivre la mer et promis, foi de prêtre, qu'aussitôt que je serais arrivé à la cabane des Sauvages, j'irais au devant d'eux avec un canot. Ils me connaissaient incapable de me rendre parjure, les assurances que je leur donnai les consolèrent et ils nous virent reprendre le large sans inquiétude. » (1) Ils comprenaient maintenant qu'en les quittant le bon Récollet ne les

(1) Lettre VIIIe.

abandon
occasion
sion il l

Après
tres pa
d'anorn
blesse i
se repos
le Sauv
Le Réc
gestes, i
en cet e
occupé
pel se l
ceaux c
Furst e
sur la ri
N'était c
nés que
peine fi
par une
sa femr
dont le
neige ;
raient d
ne firen

Quell
P. Cres
pagnons
Récolle
ladant l
que lui
il n'en
fut enco
la cours
les glac

(1) Let

abandonnait pas. Mais le Sauvage, au contraire, n'attendait qu'une occasion favorable pour accomplir un si lâche dessein ; et cette occasion il la fit naître.

Après avoir vogué sur l'onde assez longtemps, il atterrit et les quatre passagers débarquèrent. En cela le Père Crespel ne vit rien d'anormal. Il était d'ailleurs très fatigué ; car sans parler de sa faiblesse il avait dû se tenir tout le temps à genoux dans le canot. Aussi se reposait-il avec plaisir sur une pierre au bord de la mer, tandis que le Sauvage portait son canot près du bois et le mettait sur la neige. Le Récollet ne perdait pas de vue ses sauveurs ; mais à leurs faits et gestes, il crut qu'ils se disposaient à faire du feu pour passer la nuit en cet endroit. Sans se mettre plus en peine du Sauvage, l'esprit préoccupé sans doute par le souvenir de ses compagnons, le Père Crespel se leva, se munit de son fusil, de deux avirons, de deux gros morceaux d'ours qu'il avait emportés pour ne pas trop surcharger MM. Furst et Léger, et fit l'ascension d'énormes glaces qui se trouvaient sur la rive. Était-ce pour chercher à s'orienter dans ce pays inconnu ? N'était-ce pas plutôt pour voir, s'il n'apercevrait pas les deux infortunés que malgré lui il avait dû quitter ? Vraisemblablement. Mais à peine fut-il arrivé sur ces blocs de glace, que ses yeux furent attirés par une scène qu'il n'avait pas prévue. « Je vis que mon Sauvage et sa femme avaient mis leurs raquettes qui sont des espèces de patins dont les habitants du Canada se servent pour aller plus vite sur la neige ; le mari tenait son fils sur ses épaules, et tous les deux couraient de toutes leurs forces ; les cris que je poussai pour les arrêter, ne firent que redoubler la vitesse de leur course. » (1)

Quelle déception ! Quel abandon cruel et pénible pour le cœur du P. Crespel. Le regard de son âme dut se porter vers ses deux compagnons qu'il ne pourrait secourir. Et pour comble de misère, notre Récollet s'était fait une plaie considérable à la jambe droite en escaladant les glaces, et cette plaie le faisait beaucoup souffrir. Un autre que lui aurait peut-être faibli sous le poids de cette dernière épreuve ; il n'en fut pas ainsi pour le P. Crespel et son courage indomptable fut encore le salut de tous. Voyant que ses cris ne faisaient que hâter la course des sauvages, le Père jeta ses avirons, descendit de dessus les glaces où il était et se chargeant de la viande et de son fusil,

(1) Lettre VIIIe.

deux choses bien nécessaires dans sa situation, il se mit à leur poursuite. Ce fut avec des peines incroyables qu'il suivit leurs traces assez longtemps. La plaie de sa jambe le faisait extrêmement souffrir; « elle se renouvelait dans ma course toutes les fois que j'enfonçais dans la neige, c'est-à-dire à chaque instant; je ne pouvais plus respirer et je fus plusieurs fois contraint de reprendre haleine et de me reposer sur le bout de mon fusil. » Il se reposait ainsi quand tout à coup il entendit quelqu'un lui parler. O surprise, c'était M. Léger! « Cette rencontre nous causa à tous deux un plaisir extrême; je lui dis ce qui s'était passé et lui de son côté m'apprit que M. Furst, accablé de fatigue, n'avait pu le suivre et qu'il était resté étendu sur la neige dans un endroit assez éloigné de celui où nous nous trouvions alors. » (1)

Que faire? Aller au secours de celui que la mort peut-être guette déjà; oui sans doute, et ce fut bien la pensée qui la première se présenta à l'esprit de notre Récollet; mais il vit en même temps la nécessité pour eux de suivre au plus vite les traces du Sauvage tandis qu'elles étaient visibles; peut-être l'atteindraient-ils assez tôt pour venir ensuite porter secours à leur malheureux compagnon. Voilà pourquoi le Père Crespel écrit: « Dans toute autre occasion j'aurais volé à son secours, mais il était de la dernière importance de joindre notre fuyard; M. Léger sentit comme moi combien nous risquions à tarder plus longtemps de marcher sur ses traces. » (2)

(A suivre.)

FR. ODORIC-MARIE, O. F. M.

(1) Lettre VIIIe.

(2) Lettre VIIIe.



« Nor
ils sont
Mais je
dans un

Le G
bouillon
à autre
insuppo
que sain
lement
la chaîn
que j'ai
que je
cher? à
et ceper
de la c
tout n'

Il se
qui flar
courir
feuilleta
sa muse
se repré
ce n'est
il se mi

t à leur pour-
rs traces assez
souffrir; « elle
çais dans la
espérer et je
e reposer sur
à coup il en-
« Cette ren-
dis ce qui
, accablé de
sur la neige
s trouvions

-être guette
ière se pré-
ps la néces-
age tandis
pour venir
à pourquoi
olé à son
ndre notre
ions à tar-

M.

Variété

AU CLOITRE FRANCISCAIN

III



la pensée de jeter au feu ce livre, ce trésor si cher, un combat terrible se livrait dans le cœur du jeune homme. Tout à coup il se lève et dit avec une émotion visible : « Mon Révérend Père, mes vers sont-ils donc insignifiants et mauvais à ce point ? »

« Non, mon fils, répondit le P. Gardien avec calme ; au contraire, ils sont bons et très beaux. Et voilà pourquoi... voici le feu... Mais je le vois, vous êtes encore à réfléchir ; je vous laisse seul ; dans une demi-heure je reviendrai et vous me direz votre décision. »

Le Gardien sortit. Resté seul, le jeune homme sentit le sang bouillonner dans ses veines, son cœur battait à se fendre ; de temps à autre une parole tombait de ses lèvres : « C'est cruel !... c'est insupportable !... » et puis : « L'obéissance est la première des vertus que saint François demande à ses enfants !... » enfin : « Ai-je réellement renoncé au monde et à ses vanités ?... Ce livre n'est-il pas la chaîne la plus solide qui m'attache encore à lui ?... Puis-je dire que j'aime le bon Dieu plus que toutes choses ? Non !... Est-ce que je renonce vraiment, par amour pour lui, à tout ce qui m'est cher ? à moi-même et à tout ce que je suis ? Non, encore une fois, et cependant... Eh bien, oui, s'écria-t-il alors en s'armant du signe de la croix, oui, trois fois oui ! je le brûlerai. Vanité des vanités, tout n'est que vanité, hors aimer Dieu et le servir lui seul ! »

Il se leva vivement et courut avec son livre tant aimé vers le feu qui flambait ; mais en voyant les flammes, il sentit comme un frisson courir par tous ses membres ; il regarda de nouveau son livre, le feuilleta encore, y rencontrant çà et là les plus belles productions de sa muse ; les différentes circonstances qui en avaient fourni le sujet se représentaient vivement à son imagination et... : « Non, vraiment, ce n'est pas possible, ce n'est pas permis d'anéantir tout cela ! » Et il se mit à parcourir à grands pas tout le réfectoire, puis se rappo-

chant d'une fenêtre à gros treillis de plomb, il vit au mur de clôture, juste en face de lui, un grand crucifix, tout entouré de lierre ; le Christ semblait le regarder d'un œil de reproche ; à cette vue : « *In nomine Domini !* dit le jeune homme d'un ton déterminé, tout pour l'amour et la gloire de Dieu ! » Et courant à la cuisine il ouvrit toute grande la porte du fourneau et y lança avec force le cher petit livre.

Le P. Gardien rentrait en ce moment pour chercher la réponse ; il vit le jeune postulant agenouillé devant le poêle et battant joyeusement des mains ; il vit dans les flammes le petit livre flambant feuille par feuille ; alors, embrassant le jeune homme, il lui dit les larmes aux yeux : « Mon fils, que notre Père saint François, dont vous serez désormais l'enfant, vous bénisse et que Dieu soit loué à jamais ! »

.....
Quinze ans plus tard.

Le bonheur et la joie sont à demeure dans les couvents franciscains. Le monde ose à peine le croire, mais c'est la vérité quand même, et comment pourrait-il en être autrement ?

Au monastère, où se passe notre histoire, le cœur le plus gai et l'humeur la plus enjouée se trouvaient certainement chez le Père Anselme, plus connu sous le nom de *Père Lecteur*, car sa charge était d'instruire les clercs profès du couvent dans les sciences théologiques. C'était un lecteur comme on voudrait toujours en avoir, ce Père Anselme. Pendant les cours, les jeunes auditeurs étaient suspendus à ses lèvres ; suivant la parole d'un ancien poète païen : « Les paroles coulaient de ses lèvres, plus douces que le miel. »

En effet, parlait-il des dogmes de la doctrine catholique, sa parole était claire, vraie et chaude : il semblait qu'il allait chercher au sein même de l'éternelle Vérité les principes de notre sainte foi. Expliquait-il les saintes Ecritures, ses élèves étaient portés à répéter avec les disciples d'Emmaüs : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant tandis que le Seigneur nous interprétait les saintes Lettres ? » Mais toute son âme semblait tressaillir dans une sainte extase quand il venait à expliquer le *Magnificat*, ou le *Benedictus* de Zacharie, ou quelque psaume du Chantre royal. Venait-il à parler de la vie d'un saint serviteur de Dieu, on aurait dit que le Saint

apparaît
leur sou

Ce n'est
contemp
Anselme
quant au
dans l'al
comme
de fait, c
fois qu'il
du couv

Par un
Grâces a
du jardir
était an
asseyons
nes fleur
tandis qu
promena

Eh ! Et
souvent
flambait
et plein

« Oui,
le Père

« N'est
part de
être que

Le Pè
respect e
léger, ni
Je vous
cette ch
monde
mon âme

« Père
poésies ?

« Non

apparaissait, tout transfiguré, aux yeux du Lecteur et des élèves pour leur sourire et les bénir.

Ce n'était pas sans une joie bien intime que le Père Gardien contemplait le travail plein d'entrain et béni de Dieu du Père Anselme. Ce dernier était alors dans toute la force de son âge ; quant au Père Gardien, son visage était resté jeune, il est vrai, mais dans l'abondante couronne de cheveux, qui jadis nimbait son front comme une auréole, les années taillaient des brèches irréparables : de fait, depuis l'époque où nous l'avons connu, c'était la troisième fois qu'il se voyait, à plusieurs années d'intervalle, nommé gardien du couvent.

Par une splendide journée de printemps, après avoir chanté les Grâces après diner, les religieux se promenaient dans la grande allée du jardin, vrai berceau de verdure émaillée de fleurs. La conversation était animée et cordiale : « Père Anselme, dit le Père Gardien, asseyons-nous un instant à part dans cette gloriette sous les aubépines fleuries. » Le Père, docile à la demande, suit le Père Gardien, tandis que les autres, pour ne pas les déranger, continuent leur promenade dans une allée plus éloignée.

Eh ! bien, mon cher Père, reprend alors le Père Gardien, vous souvient-il encore du jour où, dans le fourneau de notre cuisine flambait impitoyablement et irréparablement un petit livre gracieux et plein de bonnes et de belles choses ? »

« Oui, mon révérend Père, et très vivement, » répond en souriant le Père Anselme.

« N'est-il pas vrai, mon cher Père, que ce fut dur et cruel de ma part de vous demander ce sacrifice si pénible, le plus pénible peut-être que l'obéissance pût exiger de vous ? »

Le Père Anselme saisit la main du Père Gardien, la baise avec respect et dit : « Mon révérend Père, je ne me suis jamais senti aussi léger, ni aussi libre que ce soir-là, après que le sacrifice fut accompli. Je vous remercie encore aujourd'hui de ce que vous avez brisé alors cette chaîne ; la dernière, mais aussi la plus forte par laquelle le monde me retenait et me tourmentait encore. Depuis ce temps-là mon âme est libre comme l'oiseau. »

« Père Anselme, depuis ce temp-là avez-vous composé d'autres poésies ? »

« Non certes, mon révérend Père, pas un seul vers ! »

« Oh ! mais vous auriez pu le faire, je ne vous l'avais jamais défendu ! »

« Révérend Père, je me le suis défendu moi-même, car à faire des vers on s'enfle de vanité ; la poésie ne compte-t-elle pas parmi les vanités du monde ? »

« Pas absolument, cher Père ; le *Magnificat* n'est-il pas à la fois la poésie la plus sublime que la terre ait entendue, et le chant de triomphe de l'humilité la plus sincère ? Et quelle vanité mondaine trouvez-vous dans les psaumes de la pénitence ? Même dans les poètes profanes on trouve des beautés qu'il est permis de goûter et d'admirer ; c'est avec plaisir que je lis nos auteurs classiques et plus d'un poète de notre époque. Non, cher Père, tout n'y est pas absolument ni exclusivement vanité : la poésie est un art divin. Mais dites-moi, sauriez-vous encore composer des vers ? »

Interloqué, en croyant à peine ses oreilles, le Père Anselme répond lentement, cherchant dans sa mémoire : « Certains vers se comptent sur les doigts ; d'autres sont fournis par l'oreille ; la rime appelle la rime ; au cœur de donner le fond. Peut-être que, grâce à ces principes et malgré la longue interruption, je pourrais encore réussir à faire des vers. »

« Bien, mon cher Père, et comme vous êtes un fils obéissant de saint François, je vous commande, au nom de l'obéissance, de reprendre votre lyre pour chanter les louanges du Très-Haut. Voilà un nouveau sacrifice que Dieu et notre Père saint François demandent à votre vertu. »

Et, sans ajouter un mot de plus, le Père Gardien se lève et s'en va ; le Père Anselme le suit du regard, étonné et surpris, osant à peine y croire. jamais il ne se serait attendu à un ordre pareil. Mais il se ressaisit bien vite et se levant à son tour il s'écria tout joyeux : « Eh bien, soit ! *Omnia ad majorem Dei gloriam !* Tout pour la plus grande gloire de Dieu ! » Puis, comme si rien ne s'était passé, il alla se mêler aux groupes joyeux de ses confrères et prit à la conversation la part la plus enjouée. . .

(A suivre)

FR. M. A., O. F. M.



S.



Frères M
de verset
tugal, de
porta à C
à tout le
vénéérés.
hommagi
ossement
deur : lui
verser so
Il dem
considéré
haut et l
« Va, lui
deviendra
l'apprend
la prophé
qui venait
ne fut pa
Désorn
pieds nus
vre Frère
dans son
instance

l'avais jamais
 ar à faire des
 as parmi les

l pas à la fois
 le chant de
 té mondaine
 me dans les
 de goûter et
 iques et plus
 t pas absolu-
 divin. Mais

Anselme ré-
 uns vers se
 lle ; la rime
 ue, grâce à
 rais encore
 béissant de
 de repren-
 t. Voilà un
 demandent

lève et s'en
 is, osant à
 dre pareil.
 écria tout
 am ! Tout
 ne s'était
 es et prit à

F. M.



Chronique Antonienne



SAINT ANTOINE ET LE DÉSIR DU MARTYRE



DEPUIS bientôt dix années, Fernando édifiait par ses vertus et étonnait par sa science le monastère de Sainte-Croix de Coïmbre. Déjà l'Huile sainte avait fait de lui un prêtre pour l'éternité.

Pendant ce temps François d'Assise venait de fonder un Ordre nouveau, voué à l'apostolat, à la prière et à la pénitence. Déjà, au Maroc, cinq Frères Mineurs, dignes enfants du Séraphique Patriarche, venaient de verser leur sang pour notre sainte Foi (1219). L'Infant de Portugal, don Pedro, avait pu recueillir leurs corps mutilés et les rapporta à Coïmbre. Les Chanoines Réguliers de Sainte-Croix s'unirent à tout le clergé de la ville pour recevoir avec honneur ces restes vénérés. Fernando put lui aussi satisfaire sa dévotion et rendre ses hommages aux glorieux témoins du Christ. Mais, au contact des ossements de ces héros, son cœur s'enflamme d'une généreuse ardeur : lui aussi il veut aller convertir les infidèles ; lui aussi il veut verser son sang pour la cause de Jésus-Christ !

Il demande à passer dans l'Ordre des Franciscains. Tout bien considéré, ses supérieurs reconnaissent dans son désir l'appel d'en-haut et lui accordent avec regrets et larmes l'autorisation demandée. « Va, lui dit au départ un de ses anciens frères, va, chez les autres tu deviendras un saint. » — « Oui, répond Fernando, et quand vous l'apprendrez, tous vous en bénirez le Seigneur ! » Onze ans plus tard la prophétie se réalisa : Grégoire IX canonisa Antoine de Padoue qui venait de mourir, et le monastère de Sainte-Croix de Coïmbre ne fut pas le dernier à célébrer les vertus du nouveau Saint.

Désormais recouvert d'une bure grossière, ceint d'une corde, les pieds nus et la tête rasée, Fernando ne sera plus qu'Antoine le pauvre Frère Mineur. A peine vêtu de l'habit franciscain, il sent croître dans son cœur le désir de l'apostolat et du martyre ; il sollicite avec instance et obtient la faveur de partir pour les missions de l'Afrique.

Mais Dieu ne veut pas de lui le témoignage du sang ni le sacrifice de la vie ; tout autre doit être son martyr : une maladie grave oblige notre jeune missionnaire à regagner l'Europe ; pour comble d'infortune, au lieu d'aborder en Portugal, une furieuse tempête désempare le vaisseau qui le ramène et finit par le jeter sur les côtes de la Sicile. Tous ces contretemps auraient découragé bien d'autres, mais laissèrent Antoine dans son calme et sa soumission habituels : l'homme propose, Dieu dispose selon les desseins de son adorable Providence : finalement tout tournera à bien pour ceux qui aiment Dieu.

Quel exemple et quelle consolation pour les âmes aux aspirations généreuses et héroïques qui se voient frustrées dans leurs plus légitimes désirs ! « Quand Dieu attire à des choses dont Il montre qu'Il ne veut point l'accomplissement, puisqu'Il les rend impossibles, Il nous fait un double bien : l'un de nous sanctifier par un bon désir ; et l'autre de nous exercer et humilier par le refus. » (Bossuet).

UN REMÈDE UNIVERSEL

Tout le monde a entendu parler de la grande dévotion du savant docteur Récamier (mort en 1852) au chapelet de la Très Sainte Vierge et des guérisons nombreuses qu'il obtint par ce moyen. Ce que l'on connaît moins, c'est sa dévotion envers saint Antoine. De fait, le célèbre médecin, qu'on appelait *le docteur des princes* (tous les souverains de l'Europe recouraient à sa science) professait une sincère confiance envers le Thaumaturge de Padoue. En voici une preuve, d'autant plus remarquable qu'à cette époque-là le culte de saint Antoine n'avait pas encore subi le renouvellement de ces dernières années.

Un jour donc, l'illustre docteur donnait au P. de Ravignan, jésuite, son ami, la consultation suivante :

« Allons, courage ! Une invocation à saint Antoine de Padoue, tous les soirs, pour retrouver forces perdues, et une petite dizaine de chapelet avant de vous endormir ! Cela rafraîchit le sang et fortifie la poitrine ; cela réjouit le cœur, calme les nerfs, donne de l'appétit le lendemain, pour la plus grande gloire de Dieu. Enfin, c'est une vraie panacée, *un remède universel* que vous connaissez mieux que moi. Grâce au Dieu trois fois saint, à votre sujet. »

Il court par le monde bien des charlatans, offrant des remèdes, prétendus bons contre toutes les maladies, mais, en réalité, il n'existe qu'un seul remède universel et infailliblement salutaire, c'est la prière

ni le sacrifice
maladie grave
pour comble
tempête dés-
les côtes de
l'autres, mais
tuels : l'hom-
orable Provi-
iment Dieu.
x aspirations
s plus légit-
montre qu'Il
possibles, Il
a bon désir ;
ssuet).

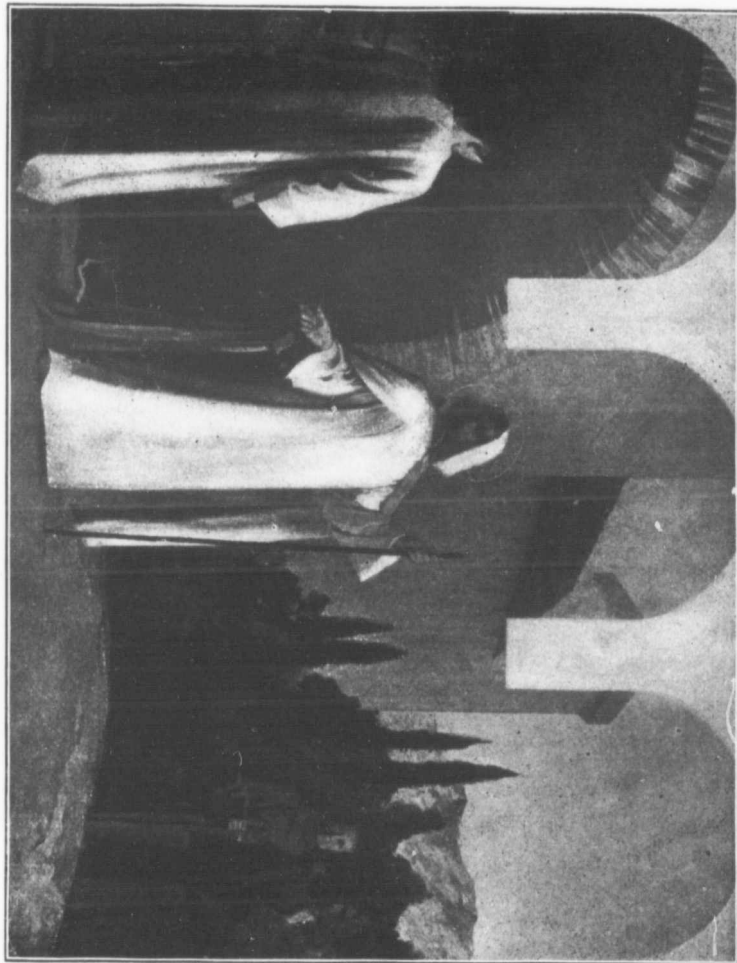
n du savant
Très Sainte
moyen. Ce
ntoine. De
ces (tous les
ait une sin-
voici une
le culte de
de ces der-

an, jésuite,

e Padoue,
dizaine de
; et fortifie
e l'appétit
, c'est une
mieux que

s remèdes,
il n'existe
st la prière

SAINT ANTOINE QUITTE LES CHANOINES RÉGULIERS
POUR PRENDRE L'HABIT DES FRÈRES MINEURS



confiant
nous vo
tater de
réelle et
avons p
rance d
de beat



chaque
courants
en artiste
est dural
enthousi
cette élé
lignes et
presque
ans de r
il se livr

(1) Cfr
tein. Biog
Martin Fe
1905, in-
Martin Fe
p. 1-16. S
de l'Alle
ment une
ques et lit

confiante et persévérante. Elle ne produit pas toujours l'effet que nous voudrions lui voir produire, ni un effet que nous puissions constater de nos yeux, mais son efficacité infailible n'en est pas moins réelle et bienfaisante pour le corps comme pour l'âme ; nous en avons pour garantie la parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'assurance de la sainte Eglise, l'expérience des siècles, et le témoignage de beaucoup de médecins croyants et incroyants.

FR. M. A., O. F. M.

Le Chemin de Croix de Feuerstein

(Suite.)



AVANT de parler de l'œuvre, permettez-moi de vous présenter l'artiste lui-même. M. Martin Feuerstein (1) est né en 1856, à Barr, charmante petite ville, gracieusement appuyée aux contreforts des Vosges en Alsace. Ses études artistiques achevées, il se sentit " attiré vers Paris pour y étudier l'art moderne, et il y retourne encore chaque année. Feuerstein a continué à s'intéresser vivement à tous les courants contemporains, mais il les juge d'un œil calme et les apprécie en artiste accompli. Son génie toujours progressif saisit partout ce qui est durable et véritablement grand et ainsi il entretient la chaleur de son enthousiasme. " (J. Popp.) — C'est à sa formation française qu'il doit cette élégance souveraine des formes, cette finesse, cette pureté des lignes et cette intensité de vie et d'individualité qui rayonnent dans presque toutes ses œuvres. Le jeune maître exposa pendant trois ans de remarquables tableaux de genre au Salon de Paris. Bientôt il se livra tout entier à l'art religieux et c'est par ses peintures murales

(1) Cfr *M. Jos. Popp*: Un Chemin de Croix ; compositions de Martin Feuerstein. Biographie de l'artiste etc. Einsiedeln-Paris 1899, in-fol. *Dr Albert Kuhn*: Martin Feuerstein, religious and historical painter, dans *Benziger's Magazine*, sept. 1905, in-fol. p. 535 et s. *M. Anselme Langel*: Biographies alsaciennes : XI : Martin Feuerstein, dans la *Revue alsacienne illustrée*, Strasbourg, janvier 1902, p. 1-16. Sur cette Revue lire les belles pages de *M. Maurice Barrès*: Au service de l'Allemagne, Paris 1905, appendice. L'Académie française a décerné récemment une récompense à la vaillante revue alsacienne. Voir : *Les Annales politiques et littéraires*, éd. illustrée, Paris, 20 nov. 1905, p. 349-350.

de l'église de Moosvillé près Saverne (Alsace) qu'il jeta les plus solides fondements de sa renommée. (1) " Depuis, des centaines de cartons et de tableaux sortis de l'atelier du maître, sont dispersés dans tous les coins du monde, car Feuerstein l'emporte sur les autres artistes religieux, non seulement par son talent, mais aussi par son travail continu. Il a la main facile ; son imagination engendre sans peine apparente des figures et des groupes toujours nouveaux qui viennent embellir les églises de notre sainte religion. " (J. Popp.) — C'est à l'Alsace même qu'il a donné quelques-uns de ses chefs-d'œuvre, par exemple : les fresques de l'église Sainte-Madeleine à Strasbourg et les belles compositions de Marienthal, Thierenbach, Guéberschwihir. etc. Dans toutes ses œuvres l'on sent que lui aussi a constamment cherché à " découvrir sous les ombres de la nature déchue la beauté native éclore au souffle divin. "

Son œuvre la plus considérable est le chemin de croix qu'il a peint pour l'église de Sainte-Anne de Munich. (2) Tout le monde reconnaît combien il est difficile de réaliser un chemin de croix qui nous saisisse au fond du cœur, tout en restant un chef-d'œuvre au point de vue de la beauté plas-

(1) M. Feuerstein ne s'est inféodé à aucune école. C'est un artiste indépendant, se frayant un sillage personnel au milieu de courants contraires, et à ce point de vue je le compare volontiers, malgré la diversité de leurs talents, au plus grand des peintres espagnols contemporains, à M. Ignacio Zuloaga qui, lui aussi, était venu chercher à Paris le secret du grand art. M. Feuerstein se tient également éloigné de la froide école de Dusseldorf et du classicisme intransigeant d'Ingres. C'est un passionné de vie, de mouvement, d'individualité ; c'est un réaliste dans le meilleur sens du mot.

Certains professionnels, me dit-on, relèvent des défaillances dans le Chemin de Croix que nous publions. Je n'éprouve aucun embarras à concéder que M. Feuerstein ne réalise pas la perfection de forme d'un Flandrin ; son mérite gît ailleurs, et c'est pour en montrer le riche filon que le présent article a été écrit.

Est-il nécessaire d'ajouter que j'exprime ici mon appréciation personnelle, sans vouloir le moins du monde l'imposer à qui que ce soit. L'infailibilité en matière de goût n'appartient, je crois, à personne ici-bas ; et à moi, moins qu'à tout autre.

(2) Cette église est l'œuvre de l'architecte Gabriel Seidl ; elle fut consacrée le 23 octobre 1892. C'est en 1898 que M. Feuerstein y peignit son Chemin de Croix. Dans l'examen technique des stations il ne faut jamais perdre de vue qu'elles sont destinées à orner une église de style strictement roman ; leur première condition est donc de s'adapter harmonieusement au ton grave de ce sanctuaire ; considéré à ce seul point de vue, ce chemin de Croix serait déjà un chef-d'œuvre.

L'église Saint-Boniface de Chicago possède une copie des stations de Feuerstein. Je ne pense pas commettre une indiscretion en disant que bientôt la chapelle de nos Pères de Québec offrira aux pieuses méditations des fidèles une nouvelle reproduction de ce même Chemin de Croix. Chaudes félicitations au R. P. Gardien, de cette heureuse initiative.

tique. L
que qui
tumultu
ble peut
du Sau
nos mé
byzantin
séjour e
bans éca
chaque
tons les
de ces c
lignes h

M. Fe
ritualisa
récentes
c'est de
rendre
divine d
de prése
miliatio
che pas
vées de
émotion
cher not
généreu

Chaqu
drame a
des cou
idées qu
ce sont
parle da
leté con
gressive
stations

En gé
en un re
goût d'u
puis afir

(1) M.
Le relève

tique. Les uns représentent le Sauveur dans un état de prostration physique qui nous fait frémir d'horreur. D'autres jettent sur la scène une foule tumultueuse de bourreaux acharnés à la perte du divin Maître ; l'ensemble peut être d'un effet dramatique mais l'attention est ainsi détournée du Sauveur et éparpillée sur cette bande de scélérats. Celui-ci offre à nos méditations des figures froides, compassées, d'une raideur toute byzantine qui nous laissent parfaitement insensibles. Celui-là, durant un séjour en Terre-Sainte, a croqué de belles têtes d'Arabes cerclées de turbans écarlates ; il reproduit avec une fidélité de kodak l'endroit précis où chaque station est vénérée, à Jérusalem, et brosse ainsi une toile aux tons les plus vifs ; mais aucune idée supérieure ne chante dans la gamme de ces couleurs voyantes ; aucune émotion ne vibre dans le rythme de ces lignes heurtées.

M. Feuerstein a parfaitement compris qu'on " n'ajoute pas à la force spiritualisante d'une scène de la Passion parce qu'on la trace d'après les plus récentes découvertes de l'archéologie ;" (1) ce qu'il a cherché avant tout, c'est de mettre en relief la beauté intérieure du Christ souffrant ; c'est de rendre palpable en quelque sorte le doux rayonnement de la noblesse divine de cette âme qui se donne librement par amour pour nous ; c'est de présenter à nos adorations amoureuses à travers les hontes de l'humiliation la divinité de l'Homme des douleurs. L'éminent artiste ne cherche pas à faire vibrer nos nerfs, mais il s'adresse aux parties les plus élevées de notre nature, il veut saisir le fond de notre cœur, l'imprégner d'une émotion tendre et puissante, il veut nous forcer à plier le genou, à épancher notre âme entière en un cri de compassion profonde, en un effort de généreuse imitation.

Chaque station a tout au plus 4 ou 5 personnages. Ainsi ramassé le drame atteint une puissance d'émotion intense. Ce ne sont pas seulement des couleurs que M. Feuerstein offre à nos regards, ce sont de nobles idées qu'il concrétise, ce sont de palpitantes émotions qu'il fige sur la toile ; ce sont d'immatérielles beautés qu'il revêt de formes sensibles. Tout parle dans son œuvre. L'intérêt dramatique y est gradué avec une habileté consommée. Voyez par exemple avec quelle maîtrise la faiblesse progressive du divin Condamné est exprimée dans les trois chutes ! Certaines stations du reste sont marquées au coin d'une puissante originalité.

En général une grande sérénité plane sur chaque scène. Pour mettre en un relief plus accentué la passion du Cœur de Jésus, l'artiste avec un goût d'une délicatesse exquise, tempère le côté extérieur et sanglant ; et puis afin d'éviter les contrastes trop vifs et trop heurtés, la brutalité même

(1) M. Alphonse Germain, p. 615, dans les *Etudes franciscaines*, t. 14, (1905) *Le relèvement de l'art religieux* » p. 608-625.

des bourreaux est ordinairement atténuée. Le Christ drapé dans une tunique blanche qui tombe avec eurythmie, en lignes élégantes et graves, se détache partout comme le personnage central auquel se portent d'une impétuosité spontanée toute l'attention et toute la sympathie. Les légionnaires ne semblent là que pour rehausser la divine douceur, l'infinie mansuétude de l'Agneau conduit à la mort sans qu'il laisse échapper la plus légère plainte. Le Christ se révèle ainsi comme une synthèse touchante de tristesse, de souffrance et de résignation baignées d'un doux reflet par la surnaturelle beauté de cette âme qui partout transpire, à travers le voile de la chair, comme la lumière à travers un globe d'albâtre.

C'est donc sans exagération qu'un juge aussi compétent que M. Joseph Popp (op. cit. p. 4, col. 2) a pu écrire : " Nous devons non seulement admirer dans cette œuvre un grand sentiment imprégné du plus pur Christianisme, ... mais nous avons encore devant nous un travail essentiellement technique qui nous offre une véritable jouissance d'art et qui mérite d'être divulgué comme une perle dans son genre. "

FR. IGNACE, O. F. M.



RECONNAISSANCE

AU VÉNÉRABLE DUNS SCOT



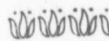
U R. P. Directeur de la *Revue*. Révérend Père. — La faveur que je vais relater ne présente peut-être pas un caractère surnaturel bien tranché ; du moins, me semble-t-il, elle manifeste suffisamment la bienfaisante intervention de notre Vénérable Ami du Ciel, pour que je lui en témoigne publiquement ma gratitude. Voici en quelques mots cette faveur.

Le 23 juillet dernier je fus atteint d'une attaque d'appendicite assez forte et compliquée. En outre, cette maladie me surprit au moment où une faiblesse de poumons, accompagnée de toux, m'avait condamné à un repos complet et aux soins assidus du médecin.

Les choses étant ainsi, les chers Frères Etudiants résolurent, de concert avec le R. P. Directeur, de faire une neuvaine au Vénérable Duns Scot, pour obtenir ma prompte guérison, si telle était la volonté de Dieu, ou tout au moins, du soulagement dans ma maladie. Je me joignis à eux pour cette neuvaine. La première neuvaine terminée, on en fit une seconde, puis une troisième.

Pendant ce temps, je suivis le traitement du médecin ; il eut si bon effet qu'en peu de jours le mal fut complètement maîtrisé, et cela, malgré une légère rechute et une complication qui fit craindre sérieusement au

médecin
dizaine de
d'une ving
et le 15
au repas d
cette mala
blesse où j
de plus je
souffrir. I
a dû m'ass
à notre Vé
Il a acquis
de plus et
servi l'Egli



Quatre é
cinq année
quand mèn
presse cath
Préfet de l
acquis dan
une juste a
nos lecteurs

La formu
que en tout
œuvre, et
et, ajoutons
être même
n'effraient l
ancien form

é dans une tui-
s et graves, se
rent d'une im-
e. Les légion-
r, l'infinie man-
apper la plus
èse touchante
doux reflet par
e, à travers le
âtre.

que M. Joseph
seulement ad-
lus pur Chris-
il essentielle-
et qui mérite

D. F. M.



re. — La fa-
être pas un
s, me sem-
bienfaisante
l, pour que
e. Voici en

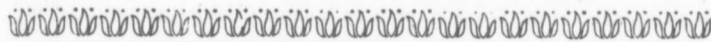
dicite assez
moment où
lammé à un

nt, de con-
rable Duns
é de Dieu,
ignis à eux
ie seconde,

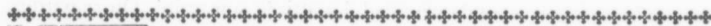
eut si bon
la, malgré
sement au

médecin une attaque de fièvre typhoïde. Néanmoins, au bout d'une dizaine de jours, la douleur du côté droit avait presque disparu ; au bout d'une vingtaine de jours, je pus me lever et aller respirer l'air du jardin ; et le 15 août, fête de l'Assomption, je pus dire mon Bréviaire et assister au repas de la Communauté. Ajoutez à cela que pendant tout le cours de cette maladie, la longue diète à laquelle on me soumit dans l'état de faiblesse où je me trouvais, ne me causa aucune fatigue d'estomac ou de tête ; de plus je ne ressentis nulle part aucune douleur à me faire sérieusement souffrir. Notre chrétien et dévoué médecin lui-même a avoué que Dieu a dû m'assister pendant cette maladie. Qu'il soit béni de tout ! Et merci à notre Vénérable Protecteur qui a intercédé auprès de sa divine Majesté Il a acquis un droit de plus à mon estime et à mon amour. Puisse-t-il être de plus en plus connu et aimé ce grand serviteur de Dieu, qui a si bien servi l'Eglise tant par sa doctrine que par ses vertus !

UN ETUDIANT, O. F. M.



Bibliographie



RÉVÉREND PÈRE AUG. POULAIN, S. J. DES GRACES
D'ORAISON, traité de théologie mystique. 5e édition.
Paris, Retaux. 1906. in-8 de XVI-600 p. — L'ORAISON
DE SIMPLICITÉ. La première nuit de saint Jean de la
Croix. (Deux chap. extraits des "Grâces d'oraisons."
in-18 de 105 p.)

Quatre éditions d'un traité de théologie mystique épuisées en moins de cinq années seraient une suffisante démonstration de son excellence, quand même on ne pourrait lui faire honneur des unanimes éloges de la presse catholique, et de hautes approbations, comme celle du Cardinal-Préfet de la S. Cong. de l'Index. Aussi l'ouvrage du R. P. Poulain s'est acquis dans le monde des directeurs et des âmes vouées à la perfection une juste autorité, et c'est avec confiance que nous en recommandons à nos lecteurs la cinquième édition.

La formule consacrée "revue et considérablement augmentée," s'applique en toute rigueur à cette édition. L'auteur a entièrement refondu son œuvre, et elle est sortie de cette refonte plus que doublée de volume et, ajoutons-le, d'intérêt. Le modeste in-12 est devenu un gros in-8. Peut-être même pourrait-on craindre que les nouvelles dimensions du traité n'effraient les lecteurs, qui le trouvaient si avenant et si clair dans son ancien format. Mais on se rassure à l'ouvrir ; l'ouvrage n'a que gagné en

limpidité : les définitions sont plus précises et les arguments plus développés ; les notions pratiques, *les détails vécus*, les directions et les conseils sont plus nombreux ; les traits d'histoire plus frappants, les citations, tout a reçu une plus démonstrative ampleur. Le livre a changé d'aspect, mais ses qualités se sont parfaites.

Nous n'avons encore parlé que du travail de refonte, dont la méthode apparaîtra clairement à ceux qui compareront la brochure "oraison de simplicité" avec les chapitres correspondants des anciennes éditions. Mais il y a dans cet inépuisable volume une partie entièrement neuve et qui ne sera pas la moins appréciée. Les chapitres sur les *Révélation*s, vraies ou fausses, et leur discernement, se sont accrus dans de notables proportions. Une division de l'ouvrage a été consacrée aux *Epreuves* des contemplatifs, et l'on y traite au long de la possession et obsession diabolique. Une autre division, celle des *Questions complémentaires* à la mystique, s'est augmentée de cinq chapitres, sans parler des développements accordés aux autres. Il y a là, pour un homme d'études, une mine d'intéressants et utiles travaux.

On voit que l'auteur a largement mis à la disposition de ses lecteurs sa vaste érudition, sa longue expérience, et les vues nouvelles suggérées par la nombreuse correspondance que lui a attirée son traité. On remarque, ça et là, dans le livre, des affirmations plus nettes, motivées par la connaissance de cas nouveaux ou mieux tranchés. Sans aucun doute, le public auquel s'adresse l'auteur : théologiens, directeurs, supérieurs de communautés, âmes d'oraison, personnes adonnées à la perfection, (1) favorisera cette cinquième édition du même accueil que les précédentes. La salutaire connaissance des voies mystiques ne peut que susciter dans l'Eglise de Dieu l'amour de la prière, le zèle, la ferveur et des fruits abondants de sanctification.

FR. V.-M., O. F. M.



NECROLOGIE

Montréal. — Fraternité Sainte-Elisabeth. — Mlle Julie Compagna, décédée le 1er avril, chez les SS. Grises à l'Hôpital-Genéral, après 43 ans de profession.

— Mlle Julie Varieur, décédée le 28 février, après 1 an de profession.

— Madame Charles Balthasar, en religion Sœur Saint-Bernard, décédée

(1) A ces dernières et aux personnes inquiètes de leur voie d'oraison nous recommandons tout spécialement la brochure déjà citée : *l'Oraison de simplicité*. Prix : 16 cts.

le 30 mai

— Fra

février, à

Québec

phile Hu

5 ans de

Saint-F

riet'e, dé

— Mde

Claire, dé

Madame

vers le pr

pas donné

maladie !

— Mlle

cédée le 4

— M. I

l'âge de 7

— M. F

l'âge de 8

Saint-J

Marguerit

ans de pro

— Mde

Sainte Cl

profession

Saint-B

de 76 ans

Saint-J

Sr Rose d

de profess

Chateau

lique, déce

Saint-Si

décédé le

— M. L

de 65 ans,

— Mde

cie, décéde

sion sur so

Portneu

Sr N.-D. d

Saint-A

ements plus déve-
ctions et les con-
ants, les citations,
changé d'aspect,

dont la méthode
hure " oraison de
iennes éditions.
èrement neuve et
r les *Révélations*,
dans de notables
aux *Épreuves* des
obsession diabo-
ntaires à la mys-
développements
une mine d'inté-

les lecteurs sa
es suggérées par
é. On remarque,
vées par la con-
aucun doute, le
s, supérieurs de
t perfection, (1)
es précédentes.
e susciter dans
des fruits abon-

., O. F. M.



ie Compagna,
l, après 43 ans

: profession.
rnard, décédée
ison nous recom-
mplicité. Prix :

le 30 mars, à l'âge de 76 ans, après 14 ans de profession.

— **Fraternité Saint-Joseph.** — M. François Saint-Jean, décédé le 23 février, à l'âge de 67 1/2 ans, après 9 ans de profession.

Québec. -- Fraternité du Très Saint-Sacrement. — Mde Vve Théophile Hudon, en religion Sœur Sainte-Monique, décédée le 23 mars, après 5 ans de profession.

Saint-Sauveur. — Mde Jacques Angers, en religion Sœur Sainte-Henriette, décédée le 5 mars 1906, à l'âge de 73 ans, après 12 ans de profession.

— Mde Joseph Maranda, née Clarisse Côté, en religion Sr Sainte-Claire, décédée le 8 mars, à l'âge de 65 1/2 ans après 11 ans de profession.

Madame Maranda a toujours été une tertiaire modèle. Sa piété, sa charité envers le prochain étaient remarquables. Quels exemples de résignation n'a-t-elle pas donnés par sa soumission à la volonté Divine, tout le temps de sa douloureuse maladie ! Ses dernières paroles ont été les doux noms de Jésus, Marie, Joseph.

— Mlle Esther Laplante, de Beauport, en religion Sr Sainte-Rose, décédée le 4 mars, à l'âge de 76 ans après 17 ans de profession.

— M. Edouard Racine, en religion Fr Saint-Jean, décédé le 4 avril, à l'âge de 79 ans.

— M. F.-X. Biron, en religion Fr Saint-François, décédé le 30 mars, à l'âge de 81 ans.

Saint-Joseph de Lévis. — Mlle Mathilde Bélanger, en religion Sr Marguerite de Cortone, décédée le 22 mars, à l'âge de 41 ans, après 15 ans de profession.

— Mde Théophile Robitaille, née Caroline Laflamme, en religion Sr Sainte Claire, décédée le 24 mars, à l'âge de 72 ans, après 13 1/2 de profession.

Saint-Henri de Lévis. — M. Louis Lemieux, décédé le 9 mars, à l'âge de 76 ans après 5 1/2 de profession.

Saint-Jean Chrysostôme, Lévis. — Mlle Ursule Nadeau, en religion Sr Rose de Viterbe, décédée le 16 mars à l'âge de 83 ans, après 25 ans de profession.

Chateau-Richer. — Mde Vve Louis L. Heureux, en religion Sr Angélique, décédé le 26 février à l'âge de 76 ans après 2 ans de profession.

Saint-Simon, Bagot. — M. Prosper Masson, en religion Fr. Prosper, décédé le 15 mars à l'âge de 85 ans, après 4 1/2 de profession.

— M. Louis Sylvestre, en religion Fr. Louis, décédé le 16 mars, à l'âge de 65 ans, après 12 1/2 de profession.

— Mde Louis Généreux, née Lucie Vandal, en religion Sr Sainte-Lucie, décédée le 24 février 1906, à l'âge de 85 ans, après avoir fait profession sur son lit de mort.

Portneuf. — Mde Vve Elz. Bigué, née Escilda Gignac, en religion Sr N.-D. des Anges, décédée le 27 février, à l'âge de 59 ans.

Saint-Alban, Portneuf. — Mde Vve Albert Brouillet, née Julie Du-

fresne, en religion Sr Sainte-Elizabeth, décédée le 5 mars à l'âge de 78 ans, après 16 ans de profession.

Cette vénérable septuagénaire qui demeurait près de l'église a pu jusque dans ces derniers temps satisfaire l'attrait qui la portait vers l'Hôte Divin de nos Tabernacles. La Sainte Messe et la communion quotidienne faisaient ses délices, et la Visite au Saint Sacrement employait une grande partie de ses après-midi. Comme complément naturel à sa piété, se manifestait une dévotion toute filiale à la Très Sainte Vierge. Ses derniers moments ont été bien calmes et c'est au milieu de ses prières et de ses soupirs vers le ciel que son âme a quitté sa prison terre-tre pour s'envoler vers la patrie des bienheureux.

Son souvenir ne meurt pas avec elle et longtemps les membres de notre Fraternité se rappelleront les exemples de vertus qu'elle nous a laissés, en pieux héritage.

— Mde Louis Auclair, née Louise Duchesneau, en religion Sr Sainte-Philomène, décédée le 14 février 1906, à l'âge de 84 ans après 16 ans de profession.

— Madame Philémon Sauvageau, née Délima Touzin, en religion Sr Sainte-Claire, décédée le 24 février à l'âge de 31 ans, après 1 mois de profession.

— Mde Vve Prosper Darveau, née Adèle Naud, en religion Sr Marie-Anne, décédée le 13 mars, à l'âge de 62 ans, après 11 ans de profession.

Saint-Raymond. — M. Louis Dupont, en religion Fr Louis, décédé le 13 mars, à l'âge de 63 ans, après 1 1/2 an de profession.

Saint-Ubalde de Portneuf. — Mlle Elise Germain, en religion Sr Véronique, décédée le 8 avril, à l'âge de 65 ans, après 14 ans de profession.

Lachenaie. — Mde Edouard Mathieu, décédée le 27 février, à l'âge de 84 ans, après 6 ans de profession.

Longue-Pointe. — Mlle Marie-Louise Sylvestre, en religion Sr Louis de Gonzague, décédée en mars dernier, après 4 ans de profession.

Sherbrooke. — Mde Frs. Drapeau, en religion Sr Sainte-Elizabeth, décédée le 29 mars, à l'âge de 63 ans, après 5 1/2 ans de profession.

Worcester, Mass. Mde William Seers, décédée le 4 mars, après plusieurs années de profession.

Elle fut une des premières abonnées à la *Revue* qu'elle aimait tant.

Fall-River, Mass. — M. Chs. Chouinard, de la fraternité Saint-Louis de France, paroisse N.-D. de Lourdes.

Saint-Ours. — Mde Adélarde Péloquin, décédée le 2 mars, après 8 ans de profession.

Baie Saint-Paul. — **Hospice des Petites Franciscaines de Marie.** — Sr Marie du Saint-Esprit, dans le siècle : Madeleine Leblanc. Elle était dans la 32^{ième} année de son âge et la 6^{ième} de sa vie religieuse.

Elle avait pour les vieillards au soin desquels elle se dépensa un cœur de mère et savait trouver avec une charité sans égale un adoucissement à toutes leurs douleurs. Rien ne lui causait plus de plaisir dans sa dernière maladie que d'entendre parler de ses « chers vieux ». Ceux-ci de leur côté lui témoignaient beaucoup de reconnaissance, son tact égalait sa charité dans la conduite des enfants, elle savait admirablement tourner vers Dieu et le leur faire aimer, les natures même les plus revêches.